



volumefactice
contenant:

1^o Eloge de La Fontaine
par M. de Chamfort. 1774
ouvrage couronné par -
l'Académie de Marseille
imp. à Paris 1774 171.6.

2^o Ode à ma patrie
présentée au Roi par
M. d'Hermand
Paris 1774 4 pp.

3^o Eloge de Louis XV
prononcé devant une
Académie le 29 mai 1774
16 p. p.

4^o Ode de mort de Louis
XV sur sa jeunesse.
Paris 1774 14 pp.

5^o Eloge de Molière
par M. de Chamfort
Discours qui a remporté
le prix de l'Académie
Française en 1769
imp. à Paris 1769
28 p. p.



ÉLOGE

DE

LA FONTAINE,

*OUVRAGE qui a remporté le Prix, au
jugement de l'Académie de Marseille,
le 25 d'Août 1774.*

Par M. DE CHAMFORT.

*Æsopo ingentem Statuam posuere Attici.
Phed. L. II. Epilog.*



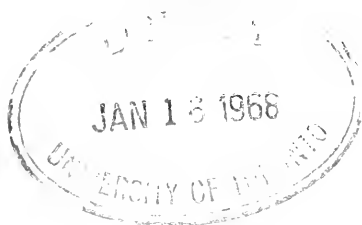
A PARIS,

Chez RUAULT, Libraire, rue de la Harpe.

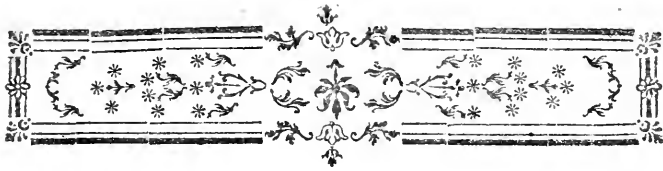
MDCCLXXIV.

AVEC APPROBATION, ET PERMISSION.

L'AUTEUR de cet Éloge, obligé de s'éloigner de Paris pour plusieurs mois, & ne se flattant point d'obtenir le moindre avantage sur des rivaux d'un mérite reconnu, n'a pas dû prendre, avant son départ, les mesures nécessaires pour livrer son Ouvrage au Public, & ne pouvoit, à deux cens lieues, s'occuper du soin de le faire imprimer : c'est ce qui a retardé quelque tems la publication de cet Ecrit,



PQ
1810.
C45



É L O G E

D E

LA FONTAINE.

LE plus modeste des Ecrivains, la Fontaine, a lui-même, sans le savoir, fait son éloge, & presque son apothéose, lorsqu'il a dit que, *si l'Apologue est un présent des hommes, celui qui nous l'a fait, mérite des autels.* C'est lui qui a fait ce présent à l'Europe; & c'est vous, MESSIEURS, qui, dans ce concours solennel, allez, pour ainsi dire, élever en son honneur l'autel que lui doit notre reconnoissance. Il semble qu'il vous soit réservé d'acquitter la Nation envers deux de ses plus grands Poètes, ses deux Poètes les plus aimables. Celui que vous associez aujourd'hui à Racine, non moins admirable par ses écrits, encore plus intéressant par sa personne, plus simple, plus près de nous, compagnon de notre enfance, est devenu pour nous un ami de tous les momens. Mais s'il est doux de louer la Fontaine, d'avoir à peindre le charme de cette morale

indulgente, qui pénètre dans le cœur sans le blesser, amuse l'enfant pour en faire un homme, l'homme pour en faire un sage, & nous meneroit à la vertu, en nous rendant à la Nature ; comment découvrir le secret de ce style enchanteur, de ce style inimitable & sans modele, qui réunit tous les tons, sans blesser l'unité ? Comment parler de cet heureux instinct, qui sembla le diriger dans sa conduite comme dans ses ouvrages ; qui se fait également sentir dans la douce facilité de ses mœurs & de ses écrits, & forma d'une ame si naïve & d'un esprit si fin, un ensemble si piquant & si original ? Faudra-t-il raisonner sur le sentiment, dissertier sur les graces, & ennuyer nos lecteurs, pour montrer comment la Fontaine a charmé les siens ? Pour moi, MESSIEURS, évitant de discuter ce qui doit être senti, & de vous offrir l'analyse de la naïveté, je tâcherai seulement de fixer vos regards sur le charme de sa morale, sur la finesse exquise de son goût, sur l'accord singulier que l'une & l'autre eurent toujours avec la simplicité de ses mœurs ; & dans ces différens points de vue, je saisirai rapidement les principaux traits qui le caractérisent.

P R E M I E R E P A R T I E.

L'Apologue remonte à la plus haute antiquité ; car il commença, dès qu'il y eut des tyrans & des esclaves. On offre de face la vérité à son égal, on

la laisse entrevoir de profil à son maître. Mais quelle que soit l'époque de ce bel Art, la Philosophie s'empara bientôt de cette invention de la servitude, & en fit un instrument de la morale. Lokman & Pilpay dans l'Orient, Esope & Gabrias dans la Grece, revêtirent la vérité du voile transparent de l'Apologue ; mais le récit d'une petite action réelle ou allégorique, aussi diffus dans les deux premiers, que ferré & concis dans les deux autres, dénué des charmes du sentiment & de la Poésie, découvroit trop froidement, quoique avec esprit, la moralité qu'il présentoit. Phedre, né dans l'esclavage comme ses trois premiers prédécesseurs, n'affectant ni le laconisme excessif de Gabrias, ni même la brièveté d'Esope, plus élégant, plus orné, parlant à la Cour d'Auguste le langage de Térence ; Faërne, car j'omets Avienus, trop inférieur à son devancier ; Faërne qui, dans sa latinité du seizieme siecle, sembleroit avoir imité Phedre, s'il avoit pu connoître des ouvrages ignorés de son tems, ont droit de plaire à tous les esprits cultivés ; & leurs bonnes fables donneroient même l'idée de la perfection dans ce genre, si la France n'eût produit un homme unique dans l'histoire des Lettres, qui devoit porter la peinture des mœurs dans l'Apologue, & l'Apologue dans le champ de la Poésie. C'est alors que la Fable devient un ouvrage de génie, & qu'on peut

s'écrier, comme notre Fabuliste, dans l'enthousiasme que lui inspire ce bel Art : *c'est proprement un charme.* Oui, c'en est un sans doute : mais on ne l'éprouve qu'en lisant la Fontaine, & c'est à lui que le charme a commencé.

L'art de rendre la morale aimable, existoit à peine parmi nous. De tous les Ecrivains prophanes, Montagne seul (car pourquoi citerois-je ceux qu'on ne lit plus?) avoit approfondi avec agrément cette science si compliquée, qui, pour l'honneur du genre humain, ne devoit pas même être une science. Mais outre l'inconvénient d'un langage déjà vieux, sa philosophie audacieuse, souvent libre jusqu'au cynisme, ne pouvoit convenir ni à tous les âges, ni à tous les esprits ; & son ouvrage, précieux à tant d'égards, semble plutôt une peinture fidelle des inconséquences de l'esprit humain, qu'un Traité de Philosophie pratique. Il nous falloit un livre d'une morale douce, aimable, facile, applicable à toutes les circonstances, faite pour tous les états, pour tous les âges, & qui pût remplacer enfin dans l'éducation de la jeunesse,

Les quatrains de Pibrac & les doctes sentences
Du Conseiller Mathieu ;

MOLIERE.

car c'étoient-là les livres de l'éducation ordinaire. La Fontaine cherche ou rencontre le genre de la Fable, que Quintilien regardoit comme consacré à

l'instruction de l'ignorance. Notre Fabuliste, si profond aux yeux éclairés, semble avoir adopté l'idée de Quintilien ; & écartant tout appareil d'instruction, toute notion trop compliquée, il prend sa philosophie dans les sentimens universels, dans les idées généralement reçues, &, pour ainsi dire, dans la morale des proverbes, qui, après tout, sont le produit de l'expérience de tous les siècles. C'étoit le seul moyen d'être à jamais l'homme de toutes les Nations, car la morale, si simple en elle-même, devient contentieuse au point de former des sectes, lorsqu'elle veut remonter aux principes d'où dérivent ses maximes, principes presque toujours contestés. Mais la Fontaine, en partant des notions communes & des sentimens nés avec nous, ne voit point dans l'Apologue un simple récit qui mène à une froide moralité ; il fait de son livre,

Une ample Comédie à cent acteurs divers.

C'est en effet comme de vrais personnages dramatiques qu'il faut les considérer ; & s'il n'a point la gloire d'avoir eu le premier cette idée si heureuse d'emprunter aux différentes especes d'animaux, l'image des différens vices que réunit la nôtre ; s'ils ont pu se dire comme lui,

Le Roi de ces gens-là n'a pas moins de défauts
Que ses sujets ;

lui seul a peint les défauts que les autres n'ont

fait qu'indiquer. Ce sont des sages qui nous conseillent de nous étudier ; la Fontaine nous dispense de cette étude, en nous montrant à nous-mêmes : différence qui laisse le Moraliste à une si grande distance du Poëte. La bonhomie réelle ou apparente, qui lui fait donner des noms, des surnoms, des métiers aux individus de chaque espece ; qui lui fait envisager les especes mêmes comme des Républiques, des Royaumes, des Empires, est une sorte de prestige qui rend leur feinte existence, réelle aux yeux de ses lecteurs. Ratopolis devient une grande Capitale ; & l'illusion où il nous amene, est le fruit de l'illusion parfaite où il a su se placer lui-même. Ce genre de talent si nouveau, dont ses devanciers n'avoient pas eu besoin pour peindre les premiers traits de nos passions, devient nécessaire à la Fontaine, qui doit en exposer à nos yeux les nuances les plus delicates : autre caractere essentiel, né de ce génie d'observation, dont Moliere étoit si frappé dans notre Fabuliste.

Je pourrois, MESSIEURS, saisir une multitude de rapports entre plusieurs personnages de Moliere & d'autres de la Fontaine, montrer entre eux des ressemblances frappantes dans la marche & dans le langage des passions (1) ; mais négligeant

(1) Qui peint le mieux, par exemple, les effets de la prévention, ou M. de Sotenville repoussant un homme à jeu.

les détails de ce genre, j'ose considérer l'Auteur des Fables d'un point de vue plus élevé. Je ne cede point au vain desir d'exagérer mon sujet, maladie trop commune de nos jours ; mais sans méconnoître l'intervalle immense qui sépare l'art si simple de l'Apologue, & l'art si compliqué de la Comédie, j'observerai, pour être juste envers la Fontaine, que la gloire d'avoir été avec Moliere le peintre le plus fidele de la nature & de la société, doit rapprocher ici ces deux grands hommes. Moliere, dans chacune de ses pieces, ramenant la peinture des mœurs à un objet philosophique, donne à la Comédie la moralité de l'Apologue. La Fontaine transportant dans ses Fables la peinture des mœurs, donne à l'Apologue une des grandes beautés de la Comédie,

& lui disant : *retirez-vous, vous puez le vin* ; ou l'ours qui s'écartant d'un corps qu'il prend pour un cadavre, se dit à lui-même : *ôtons-nous, car il sent ?* Et le chien, dont le raisonnement seroit fort bon dans la bouche d'un maître, mais qui *n'étant que d'un simple chien*, fut trouvé fort mauvais, ne rappelle-t-il pas Sofie ?

Tous mes discours sont des sottises,
Partant d'un homme sans éclat ;
Ce seroient paroles exquises,
Si c'étoit un Grand qui parlât.

On pourroit rapprocher plusieurs traits de cette espece ; mais il suffit d'en citer quelques exemples. La Fontaine est, après la nature & Moliere, la meilleure étude d'un Poëte Comique.

les caractères. Doués tous les deux au plus haut degré du génie d'observation, génie dirigé dans l'un par une raison supérieure, guidé dans l'autre par un instinct non moins précieux, ils descendent dans le plus profond secret de nos travers & de nos foiblesses; mais chacun, selon la double différence de son genre & de son caractère, les exprime différemment. Le pinceau de Molière doit être plus énergique & plus ferme, celui de la Fontaine plus délicat & plus fin. L'un rend les grands traits avec une force qui le montre comme supérieur aux nuances; l'autre saisit les nuances avec une sagacité qui suppose la science des grands traits. Le Poète comique semble s'être plus attaché aux ridicules, & a peint quelquefois les formes passagères de la Société. Le Fabuliste semble s'adresser davantage aux vices, & a peint une nature encore plus générale. Le premier me fait plus rire de mon voisin; le second me ramène plus à moi-même. Celui-ci me venge davantage des sottises d'autrui; celui-là me fait mieux songer aux miennes. L'un semble avoir vu les ridicules comme un défaut de bien-séance choquant pour la Société; l'autre, avoir vu les vices comme un défaut de raison fâcheux pour nous-mêmes. Après la lecture du premier, je crains l'opinion publique; après la lecture du second, je crains ma conscience. Enfin l'homme corrigé par

Moliere, cessant d'être ridicule, pourroit demeurer vicieux; corrigé par la Fontaine, il ne seroit plus ni vicieux ni ridicule, il seroit raisonnable & bon; & nous nous trouverions vertueux, comme la Fontaine étoit philosophe, sans nous en douter.

Tels sont les principaux traits qui caractérisent chacun de ces grands hommes; & si l'intérêt qu'inspirent de tels noms me permet de joindre à ce parallèle quelques circonstances étrangères à leur mérite, j'observerai que nés l'un & l'autre précisément à la même époque, tous deux sans modèles parmi nous, sans rivaux, sans successeurs, liés pendant leur vie d'une amitié constante, la même tombe les réunit après leur mort; & que la même poussière couvre les deux Ecrivains les plus originaux que la France ait jamais produits (1).

Mais ce qui distingue la Fontaine de tous les Moralistes, c'est la facilité insinuante de sa morale, c'est cette sagesse naturelle comme lui-même, qui paroît n'être qu'un heureux développement de son instinct. Chez lui, la vertu ne se présente point environnée du cortège effrayant qui l'accompagne d'ordinaire. Rien d'affligeant, rien de pénible. Offre-t-il quelque exemple de générosité, quelque sacrifice? il le fait naître de l'amour, de l'amitié, d'un sentiment si simple, si doux, que ce sacrifice même a dû paroître un

(1) Ils sont enlevés dans la même tombe.

bonheur. Mais s'il écarte en général les idées tristes d'efforts, de privations, de dévouement, il semble qu'ils cesseroient d'être nécessaires, & que la Société n'en auroit plus besoin. Il ne vous parle que de vous-même, ou pour vous-même; & de ses leçons; ou plutôt de ses conseils, naîtroit le bonheur général. Combien cette morale est supérieure à celle de tant de Philosophes qui paroissent n'avoir point écrit pour des hommes, & qui *raillent*, comme dit Montagne, *nos obligations à la raison d'un autre Être!* Telle est en effet la misère & la vanité de l'homme, qu'après s'être mis au-dessous de lui-même par ses vices, il veut ensuite s'élever au-dessus de sa nature, par le simulacre imposant des vertus auxquelles il se condamne; & qu'il deviendroit, en réalisant les chimères de son orgueil, aussi méconnoissable à lui-même par sa sagesse, qu'il l'est en effet par sa folie. Mais après tous ces vains efforts, rendu à sa médiocrité naturelle, son cœur lui répète ce mot d'un vrai Sage, que c'est une cruauté de vouloir élever l'homme à tant de perfection. Aussi tout ce faste philosophique tombe-t-il devant la raison simple, mais lumineuse, de la Fontaine. Un Ancien osoit dire qu'il faut combattre souvent les Loix par la Nature; c'est par la Nature que la Fontaine combat les maximes outrées de la Philosophie. Son livre est la loi naturelle en action; c'est la morale

de Montagne épurée dans une ame plus douce, rectifiée par un sens encore plus droit, embellie des couleurs d'une imagination plus aimable, moins forte peut-être, mais non pas moins brillante.

N'attendez point de lui ce fastueux mépris de la mort, qui, parmi quelques leçons d'un courage trop souvent nécessaire à l'homme, a fait débiter aux Philosophes tant d'orgueilleuses absurdités. Tout sentiment exagéré n'avoit point de prise sur son ame, s'en écartoit naturellement; & la facilité même de son caractère sembloit l'en avoir préservé. La Fontaine n'est point le Poëte de l'héroïsme; il est celui de la vie commune, de la raison vulgaire. Le travail, la vigilance, l'économie, la prudence sans inquiétude, l'avantage de vivre avec ses égaux, le besoin qu'on peut avoir de ses inférieurs, la modération, la retraite, voilà ce qu'il aime & ce qu'il fait aimer. L'amour, cet objet de tant de déclamations, *ce mal qui peut-être est un bien*, dit la Fontaine, il le montre comme une foiblesse naturelle & intéressante. Il n'affecte point ce mépris pour l'espece humaine, qui aiguise la satire mordante de Lucien, qui s'annonce hardiment dans les écrits de Montagne, se découvre dans la folie de Rabelais, & perce quelquefois même dans l'enjouement d'Horace. Ce n'est point cette austérité qui appelle, comme dans Boileau, la plaisanterie au secours d'une raison sévère, ni

cette dureté misanthropique de la Bruyere & de Pascal, qui portant le flambeau dans l'abîme du cœur humain, jette une lueur effrayante sur festrifestes profondeurs. Le mal qu'il peint, il le rencontre ; les autres l'ont cherché. Pour eux, nos ridicules sont des ennemis dont ils se vengent ; pour la Fontaine, ce sont des passans incommodés, dont il songe à se garantir : il rit & ne hait point (1). Censeur assez indulgent de nos foiblesses, l'avarice est de tous nos travers, celui qui paroît le plus révolter son bon sens naturel. Mais s'il n'éprouve & n'inspire point

Ces haines vigoureuses

Que doit donner le vice aux ames vertueuses, au moins préserve-t-il ses lecteurs du poison de la misanthropie, effet ordinaire de ces haines. L'ame, après la lecture de ses ouvrages, calme, reposée, & , pour ainsi dire, rafraîchie, comme au retour d'une promenade solitaire & champêtre, trouve en soi-même une compassion douce pour l'humanité, une résignation tranquille à la Providence, à la nécessité, aux loix de l'ordre établi, enfin l'heureuse disposition de supporter patiemment les défauts d'autrui, & même les siens : leçon qui n'est peut-être pas une des moindres que puisse donner la Philosophie.

Ici, MESSIEURS, je réclame pour la Fontaine l'indulgence dont il a fait l'ame de sa morale ; &

(1) *Ridet & edit. Juvénal.*

déjà l'Auteur des Fables a fans doute obtenu la grace de l'Auteur des Contes ; grace que ses derniers momens ont encore mieux sollicitée. Je le vois, dans son repentir, imitant en quelque sorte ce Héros dont il fut estimé (1), qu'un Peintre ingénieux nous représente, déchirant de son Histoire le récit des exploits que sa vertu condamnoit : & si le zèle d'une pieuse sévérité reprochoit encore à la Fontaine une erreur qu'il a pleurée lui-même, j'observerois qu'elle prit sa source dans l'extrême simplicité de son caractère ; car c'est lui qui, plus que Boileau,

Fit, sans être malin, ses plus grandes malices (2).

Je remarquerois que les écrits de ce genre ne passèrent long-tems que pour des jeux d'esprit, des *joyeusetés folâtres*, comme le dit Rabelais, dans un livre plus licencieux, devenu la lecture favorite & publiquement avouée des hommes les plus graves de la Nation : j'ajouterois que la Reine de Navarre, Princesse d'une conduite irréprochable & même de mœurs austères, publia des Contes beaucoup plus libres, sinon par le fonds, du moins par la forme, sans que la médifance se permît, même à la Cour,

(1) Le grand Condé, dans le tableau de la Galerie de Chantilly.

(2) Vers de Boileau.

de soupçonner sa vertu. Mais en abandonnant une justification trop difficile de nos jours, s'il est vrai que la décence dans les écrits augmente avec la licence des mœurs, bornons-nous à rappeler que la Fontaine donna dans ses Contes le modèle de la narration badine ; & puisque je me permets d'anticiper ici sur ce que je dois dire de son style & de son goût, observons qu'il eut sur Pétrone, Machiavel & Bocace, malgré leur élégance & la pureté de leur langage, cette même supériorité que Boileau dans sa Dissertation sur Joconde, lui donne sur l'Arioste lui-même. Et parmi ses successeurs, qui pourroit-on lui comparer ? seroit-ce ou Vergier ou Grécourt, qui, dans la foiblesse de leur style, négligeant de racheter la liberté du genre par la décence de l'expression, oublie que les graces, pour être sans voile, ne sont pourtant pas sans pudeur ? ou Senécé, estimable pour ne s'être pas traîné sur les traces de la Fontaine en lui demeurant inférieur ? ou l'Auteur de la Métromanie dont l'originalité souvent heureuse paroît quelquefois trop bizarre ? Non sans doute, & il faut remonter jusqu'au plus grand Poète de notre âge ; exception glorieuse à la Fontaine lui-même, & pour laquelle il défavoueroit le sentiment qui lui dicta l'un de ses plus jolis vers :

L'or se peut partager, mais non pas la louange.

Où existoit avant lui , du moins au même degré , cet art de préparer , de fonder , comme sans dessein , les incidens , de généraliser des peintures locales , de ménager au Lecteur ces surprises qui font l'ame de la Comédie , d'animer ses récits par cette gaieté de style qui est une nuance du style comique , relevée par les graces d'une Poésie légère qui se montre & dispaeroît tour à tour ? Que dirai-je de cet Art charmant de s'entretenir avec son Lecteur , de se jouer de son sujet , de changer ses défauts en beautés , de plaisanter sur les objections , sur les invraisemblances , talent d'un esprit supérieur à ses ouvrages & sans lequel on demeure trop souvent au-dessous ? Telle est la portion de sa gloire que la Fontaine vouloit sacrifier , & j'aurois essayé moi-même d'en dérober le souvenir à mes Juges , s'ils n'admiroient en hommes de goût ce qu'ils réprouvent par des motifs respectables , & si je n'étois forcé d'associer ses Contes à ses Apologues en m'arrêtant sur le style de cet immortel Ecrivain.

S E C O N D E P A R T I E .

Si jamais on a senti à quelle hauteur le mérite du style & l'art de la composition pouvoient élever un Ecrivain , c'est par l'exemple de la Fontaine. Il regne dans la Littérature une sorte de convention qui assigne les rangs , d'après la distance reconnue entre les

différens genres, à peu près comme l'ordre civil marque les places dans la société, d'après la différence des conditions, & quoique la considération d'un mérite supérieur puisse faire déroger à cette loi, quoiqu'un Ecrivain parfait dans un genre subalterne soit souvent préféré à d'autres Ecrivains d'un genre plus élevé, & qu'on néglige Stace pour Tibulle, ce même Tibulle n'est point mis à côté de Virgile. La Fontaine seul, environné d'Ecrivains dont les ouvrages présentent tout ce qui peut réveiller l'idée de génie, l'invention, la combinaison des plans, la force & la noblesse du style, la Fontaine paroît avec des ouvrages de peu d'étendue, dont le fond est rarement à lui, & dont le style est ordinairement familier. *Le bon homme* se place parmi tous ces grands Ecrivains, comme l'avoit prévu Moliere, & conserve au milieu d'eux le surnom d'inimitable. C'est une révolution qu'il a opérée dans les idées reçues & qui n'aura peut-être d'effet que pour lui; mais elle prouve au moins que quelles que soient les conventions littéraires qui distribuent les rangs, le génie garde une place distinguée à quiconque viendra dans quelque genre que ce puisse être, instruire & enchanter les hommes. Qu'importe en effet de quel ordre soient les ouvrages, quand ils offrent des beautés du premier ordre? D'autres auront atteint la perfection de leur genre, le Fabuliste aura élevé le sien jusqu'à lui.

Le style de la Fontaine est peut-être ce que l'Histoire littéraire de tous les siècles offre de plus étonnant. C'est à lui seul qu'il étoit réservé de faire admirer dans la brièveté d'un Apologue l'accord des nuances les plus tranchantes & l'harmonie des couleurs les plus opposées. Souvent une seule Fable réunit la naïveté de Marot, le badinage & l'esprit de Voiture, des traits de la plus haute Poésie & plusieurs de ces vers que la force du sens grave à jamais dans la mémoire. Nul Auteur n'a mieux possédé cette souplesse de l'ame & de l'imagination qui suit tous les mouvemens de son sujet. Le plus familier des Ecrivains devient tout-à-coup & naturellement le Traducteur de Virgile ou de Lucrece; & les objets de la vie commune sont relevés chez lui par ces tours nobles & cet heureux choix d'expressions qui les rendent dignes du Poëme épique. Tel est l'artifice de son style, que toutes ces beautés semblent se placer d'elles-mêmes dans sa narration, sans interrompre ni retarder sa marche. Souvent même la description la plus riche, la plus brillante y devient nécessaire, & ne paroît, comme dans la Fable *du Chêne & du Roseau*, dans celle *du Soleil & de Borée*, que l'exposé même du fait qu'il raconte. Ici, MESSIEURS, le Poëte des Graces m'arrête & m'interdit, en leur nom, les détails & la sécheresse de l'analyse. Si l'on a dit de Mon-

tagne qu'il faut le montrer & non le peindre, le transcrire & non le décrire, ce jugement n'est-il pas plus applicable à la Fontaine ? Et combien de fois en effet n'a-t-il pas été transcrit ? Mes Juges me pardonneront-ils d'offrir à leur admiration cette foule de traits présens au souvenir de tous ses Lecteurs, & répétés dans tous ces livres consacrés à notre éducation, comme le livre qui les a fait naître ? Je suppose en effet que mes rivaux relevent, l'un l'heureuse alliance de ses expressions, la hardiesse & la nouveauté de ses figures d'autant plus étonnantes qu'elles paroissent plus simples : que l'autre fasse valoir ce charme continu de style qui réveille une foule de sentimens, embellit de couleurs si riches & si variées tous les contrastes que lui présente son sujet, m'intéresse à des bourgeons gâtés par un Ecolier, m'attendrit sur le sort de l'Aigle qui vient de perdre *ses œufs, ses tendres œufs, sa plus douce espérance* (1) : qu'un troisième vous vante l'agrément & le sel de sa plaisanterie qui rapproche si naturellement les grands & les petits objets, voit tour à tour dans un Renard, Patrocle, Ajax, Annibal, Alexandre dans un Chat, rappelle, dans le combat de deux Coqs pour une Poule, la guerre de Troie pour Hélène ; met de niveau Pyrrhus & la

(1) La Fontaine.

Laitiere ; se représente dans la querelle de deux Chevres qui se disputent le pas, fieres de leur généalogie si poétique & si plaifante , Philippe IV & Louis XIV s'avancant dans l'île de la Conférence ; que prouveront-ils ceux qui vous offriront tous ces traits , sinon que des remarques devenues communes peuvent être plus ou moins heureusement rajeunies par le mérite de l'expression ? Et d'ailleurs , comment peindre un Poëte qui souvent semble s'abandonner comme dans une conversation facile , qui , citant Ulyffe à propos des Voyages d'une Tortue , s'étonne lui même de le trouver là ; dont les beautés paroissent quelquefois une heureuse rencontre , & possèdent ainsi , pour me servir d'un mot qu'il aimoit , *la grace de la soudaineté* ; qui s'est fait une Langue & une Poétique particuliere ; dont le tour est naïf , quand sa pensée est ingénieuse ; l'expression simple , quand son idée est forte ; relevant ses graces naturelles par cet attrait piquant qui leur prête ce que la physionomie ajoute à la beauté ; qui se joue sans cesse de son art ; qui , à propos de la tardive maternité d'une Alouette , me peint les délices du Printems , les plaisirs , les amours de tous les Etres , & met l'enchantement de la Nature en contraste avec le veuvage d'un Oiseau ?

Pour moi , sans insister sur ces beautés différentes , je me contenterai d'indiquer les sources principales

d'où le Poëte les a vu naître ; je remarquerai que son caractère distinctif est cette étonnante aptitude à se rendre présent à l'action qu'il nous montre ; de donner à chacun de ses personnages un caractère particulier dont l'unité se conserve dans la variété de ses Fables, & le fait reconnoître par-tout. Mais une autre source de beautés bien supérieures, c'est cet art de savoir, en paroissant vous occuper de bagatelles, vous placer d'un mot dans un grand ordre de choses. Quand le Loup, par exemple, accusant auprès du Lion malade, l'indifférence du Renard sur une santé si précieuse,

Daube, au coucher du Roi, son camarade absent ;

fuis-je dans l'antre du Lion, fuis-je à la Cour ? Combien de fois l'Auteur ne fait-il pas naître du fond de ces sujets si frivoles en apparence, des détails qui se lient comme d'eux-mêmes aux objets les plus importans de la morale, & aux plus grands intérêts de la société ? Ce n'est pas une plaisanterie d'affirmer que la dispute du Lapin & de la Belette, qui s'est emparée d'un terrier dans l'absence du Maître ; l'une faisant valoir la raison du premier occupant, & se moquant des prétendus droits de Jean Lapin ; l'autre réclamant les droits de succession transmis au susdit Jean par Pierre & Simon ses aïeux, nous offre précisément le résultat de tant de gros ouvra-

ges sur la propriété ; & la Fontaine faisant dire à la Belette ,

Et quand ce seroit un Royaume ?

Difant lui-même ailleurs ,

Mon fujet est petit , cet accessoire est grand ,

ne me force-t-il point d'admirer avec quelle adresse il me montre les applications générales de son fujet , dans le badinage même de son style ? Voilà sans doute un de ses secrets ; voilà ce qui rend sa lecture si attachante , même pour les esprits les plus élevés ; c'est qu'à propos du dernier Insecte , il se trouve , plus naturellement qu'on ne croit , près d'une grande idée , & qu'en effet il touche au sublime en parlant de la Fourmi. Et craindrois-je d'être égaré par mon admiration pour la Fontaine , si j'osois dire que le système abstrait , *tout est bien* , paroît peut-être plus vraisemblable & sur-tout plus clair après le discours de Garo dans la Fable de la Citrouille & du Gland , qu'après la lecture de Leibnitz & de Pope lui-même ?

S'il fait quelquefois simplifier ainsi les questions les plus compliquées , avec quelle facilité la morale ordinaire doit-elle se placer dans ses écrits ? Elle y naît sans effort , comme elle s'y montre sans faste ; car la Fontaine ne se donne point pour un Philosophe. Il semble même avoir craint de le paroître. C'est en effet ce qu'un Poète doit le plus dissimuler.

C'est, pour ainsi dire, son secret, & il ne doit le laisser surprendre qu'à ses Lecteurs les plus assidus & admis à sa confiance intime. Aussi la Fontaine ne veut-il être qu'un homme, & même un homme ordinaire. Peint-il les charmes de la beauté ?

Un Philosophe, un marbre, une Statue,
Auroient senti *comme nous* ces plaisirs.

C'est sur-tout quand il vient de reprendre quelques-uns de nos travers qu'il se plaît à faire cause commune avec nous, & à devenir le disciple des animaux qu'il a fait parler. Veut-il faire la satire d'un vice ; il raconte simplement ce que ce vice fait faire au personnage qui en est atteint ; & voilà la satire faite. C'est du dialogue, c'est des actions, c'est des passions des animaux que forment les leçons qu'il nous donne. Nous en adresse-t-il directement, c'est la raison qui parle avec une dignité modeste & tranquille. Cette bonté naïve qui jette tant d'intérêt sur la plupart de ses Ouvrages, le ramène sans cesse au genre d'une Poésie simple qui adoucit l'éclat d'une grande idée, la fait descendre jusqu'au vulgaire par la familiarité de l'expression, & rend la sagesse plus persuasive en la rendant plus accessible. Pénétré lui-même de tout ce qu'il dit, sa bonne foi devient son éloquence & produit cette vérité de style qui communique tous les mouvemens de l'Écrivain. Son sujet le conduit à répandre la plénitude

de ses pensées, comme il épanche l'abondance de ses sentimens dans cette Fable charmante où la peinture du bonheur de deux Pigeons attendrit par degrés son ame , lui rappelle les souvenirs les plus chers & lui inspire le regret des illusions qu'il a perdues.

Je n'ignore pas qu'un préjugé vulgaire croit ajouter à la gloire du Fabuliste en le représentant comme un Poète qui , dominé par un instinct aveugle & involontaire , fut dispensé par la nature du soin d'ajouter à ses dons , & de qui l'heureuse indolence cueilloit nonchalamment des fleurs qu'il n'avoit point fait naître. Sans doute la Fontaine dut beaucoup à la nature , qui lui prodigua la sensibilité la plus aimable , & tous les trésors de l'imagination. Sans doute le *Fablier* étoit né pour porter des Fables, mais par combien de soins cet arbre si précieux n'avoit-il pas été cultivé ? Qu'on se rappelle cette foule de préceptes du goût le plus fin & le plus exquis, répandus dans ses préfaces & dans ses ouvrages ; qu'on se rappelle ce vers si heureux , qu'il met dans la bouche d'Apollon lui-même ,

Il me faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde ;

Doutera-t-on que la Fontaine ne l'ait cherché, & que la gloire, ainsi que la fortune, ne vende *ce qu'on croit qu'elle donne* (1) ? Si ses lecteurs, séduits par la

(1) La Fontaine,

facilité de ses vers, refusent d'y reconnoître les soins d'un art attentif, c'est précisément ce qu'il a désiré. Nier son travail, c'est lui en assurer la plus belle récompense. O la Fontaine ! ta gloire en est plus grande, le triomphe de l'art est d'être ainsi méconnu.

Et comment ne pas appercevoir ses progrès & ses études, dans la marche même de son esprit ? Je vois cet homme extraordinaire, doué d'un talent qu'à la vérité, il ignore lui-même jusqu'à vingt-deux ans, s'enflammer tout-à-coup à la lecture d'une ode de Malherbe, comme Mallebranche à celle d'un livre de Descartes, & sentir cet enthousiasme d'une ame, qui, voyant de plus près la gloire, s'étonne d'être née pour elle. Mais pourquoi Malherbe opéra-t-il le prodige refusé à la lecture d'Horace & de Virgile ? C'est que la Fontaine les voyoit à une trop grande distance : c'est qu'ils ne lui montroient pas, comme le Poëte François, quel usage on pouvoit faire de cette Langue qu'il devoit lui-même illustrer un jour. Dans son admiration pour Malherbe, auquel il devoit, si je puis parler ainsi, sa naissance Poétique, il le prit d'abord pour son modele ; mais bientôt revenu au ton qui lui appartenoit, il s'aperçut qu'une naïveté fine & piquante étoit le vrai caractère de son esprit, caractère qu'il cultiva par la lecture de Rabelais, de Marot, & de quelques-uns de leurs contemporains. Il parut ainsi faire rétrograder la

Langue, quand les Bossuet, les Racine, les Boileau en avançaient le progrès par l'élévation & la noblesse de leur style: mais elle ne s'enrichissoit pas moins dans les mains de la Fontaine, qui lui rendoit les biens qu'elle avoit laissé perdre, & qui, comme certains curieux, rassemblant avec soin des monnoies antiques, se composoit un véritable trésor. C'est dans notre Langue ancienne qu'il puisa ces expressions imitatives ou pittoresques, qui présentent sa pensée avec toutes les nuances accessoires; car nul Auteur n'a mieux senti le besoin de rendre son ame visible. C'est le terme dont il se fert, pour exprimer un des attributs de la Poésie. Voilà toute sa Poétique, à laquelle il paroît avoir sacrifié tous les préceptes de la Poétique ordinaire & de notre versification, dont ses écrits sont un modele, souvent même parce qu'il en brave les regles; & le goût ne peut-il pas les enfreindre, comme l'équité s'éleve au-dessus des loix?

Cependant la Fontaine étoit né Poète, & cette partie de ses talens ne pouvoit se développer dans les ouvrages dont il s'étoit occupé jusqu'alors. Il la cultivoit par la lecture des modeles de l'Italie ancienne & moderne, par l'étude de la nature & de ceux qui l'ont su peindre. Je ne dois point dissimuler le reproche fait à ce rare Ecrivain par le plus grand Poète de nos jours, qui refuse ce titre de Peintre à la Fontaine. Je sens, comme il con-

vient, le poids d'une telle autorité ; mais celui qui loue la Fontaine seroit indigne d'admirer son Critique, s'il ne se permettoit d'observer que l'Auteur des Fables, sans multiplier ces tableaux où le Poète s'annonce à dessein comme Peintre, n'a pas laissé d'en mériter le nom. Il peint rapidement & d'un trait ; il peint par le mouvement de ses vers, par la variété de ses mesures & de ses repos, & surtout par l'harmonie imitative. Des figures vraies & frappantes ; mais peu de bordure & point de cadres ; voilà la Fontaine. Sa muse aimable & nonchalante rappelle ce riant tableau de l'Aurore dans un de ses Poèmes, où il représente cette jeune Déesse, qui, se balançant dans les airs,

La tête sur son bras, & son bras sur la nue,
Laisse tomber des fleurs, & ne les répand pas.

Cette description charmante est à la fois une réponse à ses Censeurs, & l'image de sa Poésie.

Ainsi se formerent par degrés les divers talens de la Fontaine, qui tous se réunirent enfin dans ses Fables. Mais elles ne purent être que le fruit de sa maturité : c'est qu'il faut du tems à de certains esprits pour connoître les qualités différentes dont l'assemblage forme leur vrai caractère, les combiner, les assortir, fortifier ces traits primitifs par l'imitation des *Ecrivains* qui ont avec eux quelque

resemblance , & pour se montrer enfin tout entier dans un genre propre à déployer la variété de leurs talens. Jusqu'alors l'Auteur ne faisant pas usage de tous ses moyens , ne se présente point avec tous ses avantages. C'est un Athlete doué d'une force réelle , mais qui n'a point encore appris à se placer dans une attitude qui puisse la développer toute entiere. D'ailleurs, les ouvrages qui , tels que les Fables de la Fontaine , demandent une grande connoissance du cœur humain & du systême de la société , exigent un esprit mûri par l'étude & par l'expérience ; mais aussi , devenus une source féconde de réflexions , ils rappellent sans cesse le Lecteur , auquel ils offrent de nouvelles beautés & une plus grande richesse de sens , à mesure qu'il a lui-même , par sa propre expérience , étendu la sphere de ses idées , & c'est ce qui nous ramene si souvent à Montagne , à Moliere & à la Fontaine.

Tels sont les principaux mérites de ces écrits , *toujours plus beaux , plus ils sont regardés* (1) , & qui mettant l'Auteur des Fables au-dessus de son genre même , me dispensent de rappeler ici la foule de ses imitateurs étrangers ou François : tous se déclarent trop honorés de le suivre de loin ; & s'il eut la bêtise , suivant l'expression de M. de Fontenelle ,

(1) Boileau.

de se mettre au-dessous de Phedre, ils ont l'esprit de se mettre au-dessous de la Fontaine, & d'être aussi modestes que ce grand homme, Un seul, plus confiant, s'est permis l'espérance de lutter avec lui; & cette hardiesse, non moins que son mérite réel, demande peut-être une exception. La Motte qui conduisit son esprit par-tout, parce que son génie ne l'emporta nulle part, la Motte fit des Fables.... O, la Fontaine! la révolution d'un siècle n'avoit point encore appris à la France combien tu étois un homme rare; mais après un moment d'illusion, il fallut bien voir qu'un Philosophe froidement ingénieux, ne joignant à la finesse, ni le naturel, *ni la grace, plus belle encore que la beauté*; ne possédant point *ce qui plaît plus d'un jour* (1); dissertant sur son Art & sur la Morale; laissant percer l'orgueil de descendre jusqu'à nous, tandis que son devancier paroît se trouver naturellement à notre niveau; tâchant d'être naïf, & prouvant qu'il a dû plaire; foible avec recherche quand la Fontaine ne l'est jamais que par négligence, ne pouvoit être le rival d'un Poète simple, souvent sublime, toujours vrai, qui laisse dans le cœur le souvenir de tout ce qu'il dit à la raison, joint à *l'art de plaire* celui de *n'y penser pas* (2), & dont les fautes quelquefois heureuses

(1) La Fontaine.

(2) *Idem.*

font appliquer à son talent ce qu'il a dit d'une femme aimable :

La Négligence, à mon gré, si requise,
Pour cette fois fut sa dame d'atours.

Aussi tous les reproches qu'on a pu lui faire sur quelques longueurs, sur quelques incorrections, n'ont point affoibli le charme qui ramene sans cesse à lui, qui le rend aimable pour toutes les Nations, & pour tous les âges, sans en excepter l'enfance. Quel prestige peut fixer ainsi tous les esprits & tous les goûts ? qui peut frapper les enfans d'ailleurs si incapables de sentir tant de beautés ? C'est la simplicité de ses formules, où ils retrouvent la langue de la conversation ; c'est le jeu presque théâtral de ces scènes si courtes & si animées ; c'est l'intérêt qu'il leur fait prendre à ses personnages, en les mettant sous leurs yeux, illusion qu'on ne retrouve plus chez ses imitateurs, qui ont beau appeller un singe Bertrand, & un chat Raton, ne montrent jamais ni un chat ni un singe. Qui peut frapper tous les peuples ? c'est ce fond de raison universelle, répandu dans ses fables ; c'est ce tissu de leçons convenables à tous les états de la vie ; c'est cette intime liaison de petits objets à de grandes vérités. Car nous n'osons penser que tous les esprits puissent sentir les graces de ce style qui s'évanouissent dans une traduction ; & si on lit la

Fontaine dans la langue originale , n'est-il pas vraisemblable qu'en supposant aux étrangers la plus grande connoissance de cette langue , les graces de son style doivent toujours être mieux senties chez un peuple où l'esprit de société, vrai caractère de la Nation , rapproche les rangs, sans les confondre ; où le supérieur voulant se rendre agréable sans trop descendre, l'inférieur plaie sans s'avilir, l'habitude de traiter avec tant d'especes différentes d'amour propre, de ne point les heurter dans la crainte d'en être blessés nous-mêmes, donne à l'esprit ce tact rapide, cette sagacité prompte, qui saisit les nuances les plus fines des idées d'autrui, présente les siennes dans le jour le plus convenable, & lui fait apprécier dans les ouvrages d'agrément, les finesses de langue, les bienféances du style, & ces convenances générales, dont le sentiment se perfectionne par le grand usage de la société. S'il est ainsi, comment les étrangers, supérieurs à nous sur tant d'objets, & si respectables d'ailleurs, pourroient-ils... Mais quoi! puis-je hasarder cette opinion, lorsqu'elle est réfutée d'avance par l'exemple d'un étranger qui signale aux yeux de l'Europe son admiration pour la Fontaine? Sans doute, cet étranger illustre, si bien naturalisé parmi nous, sent toutes les graces de ce style enchanteur. La préférence qu'il accorde à notre Fabuliste sur tant de grands hommes, dans le

zele

zele qu'il montre pour sa mémoire , en est elle-même une preuve , à moins qu'on ne l'attribue en partie à l'intérêt qu'inspirent sa personne & son caractère (1).

TROISIÈME PARTIE.

Un homme ordinaire , qui auroit dans le cœur les sentimens aimables dont l'expression est si intéressante dans les écrits de la Fontaine , seroit cher à tous ceux qui le connoïtroient ; mais le Fabuliste avoit pour eux , & ce charme n'est point tout-à-fait perdu pour nous , un attrait encore plus piquant , c'est d'être l'homme tel qu'il paroît être sorti des mains de la nature. Il semble qu'elle fait fait naître pour l'opposer à l'homme tel qu'il se compose dans la société , & qu'elle lui ait donné son esprit & son talent pour augmenter le phénomène & le rendre plus remarquable par la singularité du contraste. Il conserva jusqu'au dernier moment , tous les goûts simples qui supposent l'innocence des mœurs & la douceur de l'ame ; il a lui-même essayé de se peindre en partie , dans son Roman de Psiché , où il représente la variété de ses goûts , sous le nom de Poliphile qui aime les

(1) On fait qu'un Etranger a demandé à l'Académie de Marseille la permission de joindre la somme de 2000 livres à la Médaille Académique.

jardins , tes fleurs , les ombrages , la Musique , les vers , & réunit toutes ces passions douces qui remplissent le cœur d'une certaine tendresse (1). On ne peut assez admirer ce fond de bienveillance générale qui l'intéresse à tous les êtres vivans :

Hôtes de l'univers, sous le nom d'animaux, c'est sous ce point de vue qu'il les considère. Cette habitude de voir dans les animaux des membres de la société universelle, enfans d'un même père, disposition si étrange dans nos mœurs, mais commune dans les siècles reculés, comme on peut le voir par Homère, se retrouve encore chez plusieurs Orientaux. La Fontaine est-il bien éloigné de cette disposition, lorsqu'attendri par le malheur des animaux qui périssent dans une inondation, châtiement des crimes des hommes, il s'écrie par la bouche d'un Vieillard ?

Les animaux périr ! car encor les humains,
Tous devoient succomber sous les célestes armes ?

Il étend même cette sensibilité jusqu'aux plantes, qu'il anime, non-seulement par ces traits hardis qui montrent toute la nature vivante sous les yeux d'un Poète, & qui ne sont que des figures d'expression, mais par le ton affectueux d'un vif intérêt qu'il déclare lui-même, lorsque voyant le

(1) La Fontaine.

serf brouter la vigne qui l'a sauvé, il s'indigne

. . . . Que de si doux ombrages
Soient exposés à ces outrages,

feroit-il impossible qu'il eût senti lui-même le prix de cette partie de son caractère, & qu'averti par ses premiers succès, il l'eût soigneusement cultivée ? Non, sans doute, car cet homme qu'on a cru (1) inconnu à lui-même, déclare formellement qu'il étudioit sans cesse le goût du Public, c'est-à-dire, tous les moyens de plaire. Il est vrai que quoiqu'il se soit formé sur son art une théorie très-fine & très-profonde, quoiqu'il eût reçu de la nature ce coup d'œil qui fit donner à Moliere le nom de *Contemplateur*, sa philosophie, si admirable dans les développemens du cœur humain, ne s'éleva point jusqu'aux généralités qui forment les systèmes ; delà quelques incertitudes dans ses principes, quelques fables dont le résultat n'est point irrépréhensible, & où la morale paroît trop sacrifiée à la prudence. Delà quelques contradictions sur différens objets de politique & de philosophie. C'est qu'il laisse indécises les questions épineuses, & prononce rarement sur ces problêmes dont la solution n'est point dans le cœur & dans un fond de raison universelle. Sur tous les objets de ce genre qui sont

(1) A la Fontaine, à lui seul inconnu.

absolument hors de lui, il s'en rapporte volontiers à Plutarque & à Platon, & n'entre point dans les disputes des Philosophes; mais toutes les fois qu'il a véritablement une maniere de sentir personnelle, il ne consulte que son cœur, & ne s'en laisse imposer ni par de grands mots, ni par de grands noms. Sénèque, en nous conservant le mot de Mécenas, qui veut vivre absolument, dût-il vivre, goutteux, impotent, perclus, a beau inveštiver contre cet opprobre; la Fontaine ne prend point le change, il admire ce trait avec une bonne foi plaisante; il le juge digne de la postérité. Selon lui, *Mécenas fut un galant homme*, & je reconnois celui qui déclare, plus d'une fois, vouloir vivre un siecle tout au moins.

Cette même incertitude de principes, il faut en convenir, passa même quelquefois dans sa conduite; toujours droit, toujours bon sans effort, il n'a point à lutter contre lui-même: mais a-t-il un mouvement blâmable, il succombe & cede sans combat. C'est ce qu'on put remarquer dans sa querelle avec Furetiere & avec Lulli, par lequel il s'étoit vu trompé, & comme il dit, *enquinaudé*, car on ne peut dissimuler que l'Auteur des Fables n'ait fait des Opéra peu connus: le ressentiment qu'il conçut contre la mauvaise foi de cet Italien, lui fit trouver dans *le peu qu'il avoit de bile*, de quoi faire une satyre violente, & sa gloire est qu'on puisse en être si

étonné ; mais après ce premier mouvement, redevenu la Fontaine , il reprit son caractère véritable , qui étoit celui d'un enfant , dont en effet il venoit de montrer la colere. Ce n'est pas un spectacle sans intérêt que d'observer les mouvemens d'une ame , qui conservant même dans le monde , les premiers traits de son caractère , sembla toujours n'obéir qu'à l'instinct de la nature : il connut & sentit les passions ; & tandis que la plupart des Moralistes les considéroient comme des ennemis de l'homme , il les regarda comme les ressorts de notre ame , & en devint même l'apologiste. Cette idée , que les Philosophes ennemis des Stoïciens avoient rendu familière à l'antiquité , paroissoit de son tems une idée nouvelle ; & si l'Auteur des Fables la développa quelquefois avec plaisir , c'est qu'elle étoit pour lui une vérité de sentiment , c'est que des passions modérées étoient les instrumens de son bonheur. Sans doute le Philosophe , dont la rigide sévérité voulut les anéantir en soi-même , s'indignoit d'être entraîné par elles , & les redoutoit comme l'intempérant craint quelquefois les festins. La Fontaine , défendu par la nature contre le danger d'abuser de ses dons , se laissa guider sans crainte à des penchans qui l'égarerent quelquefois , mais sans le conduire au précipice. L'amour , cette passion qui parmi nous se compose de tant d'autres , reprit dans son ame sa

simplicité naturelle ; fidele à l'objet de son goût, mais inconstant dans ses goûts , il paroît que ce qu'il aima le plus dans les femmes , fut celui de leurs avantages dont elles font elles-mêmes les plus éprises, leur beauté. Mais le sentiment qu'elle lui inspira , doux comme l'ame qui l'éprouvoit , s'embellit des graces de son esprit , & la plus aimable sensibilité prit le ton de la galanterie la plus tendre. Qui a jamais rien dit de plus flatteur pour le sexe, que le sentiment exprimé dans ces vers ?

Ce n'est point près des Rois que l'on fait sa fortune.

Quelqu'ingrate beauté , qui nous donne des loix ,

Encore en tire-t-on un souris quelquefois.

C'est ce goût pour les femmes dont il parle sans cesse, comme l'Arioste, en bien & en mal, qui lui dicta ses Contes, se reproduit sans danger & avec tant de graces dans ses Fables mêmes, & conduisit sa plume dans son Roman de Psiché. Cette Déesse nouvelle que le Conte ingénieux d'Apulée n'avoit pu associer aux anciennes Divinités de la Poésie, reçut de la brillante imagination de la Fontaine une existence égale à celle des Dieux d'Hésiode & d'Homere, & il eut l'honneur de créer comme eux une Divinité. Il se plut à réunir en elle seule toutes les foiblesses des femmes, &, comme il dit, leurs trois plus grands défauts, la vanité, la curiosité & le trop d'esprit. Mais il l'embellit en même-tems de toutes les graces de ce sexe

enchanteur. Il la place ainſi au milieu des prodiges de la nature & de l'art , qui s'éclipſent tous auprès d'elle. Ce triomphe de la beauté qu'il a pris tant de plaisir à peindre , demande & obtient graces pour les ſatyres qu'il ſe permet contre les femmes , ſatyres toujours générales ; & dans cette Pſiché même , il place au Tartare

Ceux dont les vers ont noirci quelque belle.

Auſſi ſes vers & ſa perſonne furent ils également accueillis de ce ſexe aimable , d'ailleurs ſi bien vengé de la médiſance par le ſentiment qui en fait médire. On a remarqué que trois femmes furent ſes bienfaitrices , parmi leſquelles il faut compter cette fameuſe Duchefſe de Bouillon , qui , ſéduite par cet eſprit de parti , fléau de la Littérature , ſe déclara ſi hautement contre Racine ; car ce grand Tragique , qu'on a depuis appellé le Poète des femmes , ne put obtenir le ſuffrage des femmes les plus célèbres de ſon ſiecle , qui toutes s'intéreſſoient à la gloire de la Fontaine. La gloire fut une de ſes paſſions les plus conſtantes. Il nous l'apprend lui-même ;

Un vain bruit & l'amour ont occupé mes ans ;

& dans les illuſions de l'amour même , cet autre ſentiment conſervoit des droits ſur ſon cœur.

Adieu plaiſirs , honneurs , louange bien aimée ,

s'écrioit-il dans le regret que lui laissent les momens perdus pour sa réputation. Ce ne fut pas sans doute une passion malheureuse ; il jouit de cette gloire si chère , & ses succès le mirent au nombre de ces hommes rares à qui le suffrage public donne le droit de se louer eux-mêmes sans affliger l'amour-propre d'autrui. Il faut convenir qu'il usa quelquefois de cet avantage ; car, tout étonnant que paroît la Fontaine, il ne fut pourtant pas un Poète sans vanité. Mais ne se louant que pour promettre à ses amis

Un temple dans ses vers ,

pour rendre son encens plus digne d'eux ; sa vanité même devint intéressante , & ne parut que l'aimable épanchement d'une ame naïve , qui veut associer ses amis à sa renommée. Ne croiroit-on pas encore qu'il a voulu réclamer contre les portraits qu'on s'est permis de faire de sa personne , lorsqu'il ose dire ?

Qui n'admettroit Anacréon chez soi ?

Qui banniroit Waller & la Fontaine ?

Est-il vraisemblable , en effet , qu'un homme admis chez les Conti , les Vendome , & parmi tant de sociétés illustres , fût tel que nous le représente une exagération ridicule , sur la foi de quelques réponses naïves échappées à ses distractions ? La grandeur encourage , l'orgueil protège , la vanité cite un Auteur illustre , mais la société n'appelle ou n'admet que celui qui fait plaire ; & les Chaulieu , les La-

fare, avec lesquels il vivoit familièrement, n'ignoroient pas l'ancienne méthode de négliger la personne en estimant les écrits. Leur société, leur amitié, les bienfaits des Princes de Conti & de Vendôme; &, dans la suite, ceux de l'auguste Eleve de Fénelon récompenserent le mérite de la Fontaine, & le consolèrent de l'oubli de la Cour, s'il y pensa.

C'est une singularité bien frappante de voir un Ecrivain tel que lui, né sous un Roi dont les bienfaits allèrent étonner les Savans du Nord, vivre négligé, mourir pauvre, & près d'aller dans sa caducité chercher, loin de sa patrie, les secours nécessaires à la simple existence. C'est qu'il porta toute sa vie la peine de son attachement à Fouquet, ennemi du grand Colbert. Peut-être n'eût-il pas été indigne de ce Ministre célèbre de ne pas punir une reconnoissance & un courage qu'il devoit estimer. Peut-être, parmi les Ecrivains dont il présentoit les noms à la bienfaisance du Roi, le nom de la Fontaine n'eût-il pas été déplacé; & la postérité ne reprocheroit point à sa mémoire d'avoir abandonné au zele bienfaisant de l'amitié, un homme qui fut un des ornemens de son siècle, qui devint le successeur immédiat de Colbert lui-même à l'Académie, & le loua d'avoir protégé les Lettres. Une fois négligé, ce fut une raison de l'être toujours,

suivant l'usage ; & le mérite de la Fontaine n'étoit pas d'un genre à toucher vivement Louis XIV. Peut-être les Rois & les Héros sont-ils trop loin de la nature pour apprécier un tel Ecrivain. Il leur faut des tableaux d'histoire plutôt que des paysages : & Louis XIV , mêlant à la grandeur naturelle de son ame quelques nuances de la fierté espagnole qu'il sembloit tenir de sa mere , Louis XIV , si sensible au mérite des Corneille , des Racine , des Boileau , ne se retrouvoit point dans des Fables. C'étoit un grand défaut , dans un siècle où Despréaux fit un précepte de l'art poétique , de former tous les Héros de la Tragédie sur le Monarque François (1) ; & la description du passage du Rhin importoit plus au Roi que les débats du Lapin & de la Belette.

Malgré cet abandon du Maître , qui retarda même la réception de l'Auteur des Fables à l'Académie Française , malgré la médiocrité de sa fortune , la Fontaine , & l'on aime à s'en convaincre , la Fontaine fut heureux ; il le fut même plus qu'aucun des grands Poètes ses Contemporains. S'il n'eut point cet éclat imposant attaché aux noms des Racine , des Corneille , des Moliere , il ne fut point

(1) Que Racine enfantant des miracles nouveaux ,
De ses Héros , sur lui forme tous les tableaux.

exposé au déchaînement de l'envie toujours plus irritée par les succès de Théâtre. Son caractère pacifique le préserva de ces querelles littéraires qui tourmenterent la vie de Despréaux. Cher au public, cher aux plus grands génies de son siècle, il vécut en paix avec les Ecrivains médiocres; ce qui paroît un peu plus difficile. Pauvre, mais sans humeur & comme à son insçu; libre de chagrins domestiques, d'inquiétudes sur son sort, possédant le repos, de douces rêveries & le *vrai dormir* dont il fait de grands éloges, ses jours parurent couler négligemment comme ses vers. Aussi, malgré son amour pour la solitude, malgré son goût pour la campagne, ce goût si ami des Arts auxquels il offre de plus près leur modèle, il se trouvoit bien par-tout. Il s'écrie dans l'ivresse des plus doux sentimens, qu'il aime à la fois la ville, la campagne; que tout est pour lui le souverain bien;

Jusqu'au sombre plaisir d'un cœur mélancolique,
Les chimères, le rien, tout est bon.

Il retrouve en tout lieu le bonheur qu'il porte en lui-même, & dont les sources intarissables font l'innocente simplicité de son ame & la sensibilité d'une imagination souple & légère. Les yeux s'arrêtent, se reposent avec délices sur le spectacle d'un homme, qui, dans un monde trompeur, soupçonneux, agité de passions & d'intérêts divers, marche avec l'aban-

don d'une paisible sécurité, trouve sa sûreté dans sa confiance même, & s'ouvre un accès dans tous les cœurs, sans autre artifice que d'ouvrir le sien, d'en laisser échapper tous les mouvemens, d'y laisser lire même ses foiblesses, garans d'une aimable indulgence pour les foiblesses d'autrui. Aussi la Fontaine inspira-t-il toujours cet intérêt qu'on accorde involontairement à l'enfance. L'un se charge de l'éducation & de la fortune de son fils; car il avoit cédé aux desirs de sa famille, & un soir il se trouva marié. L'autre lui donne un asile dans sa maison. Il se croit parmi des freres; ils vont le devenir en effet; & la société reprend les vertus de l'âge d'or pour celui qui en a la candeur & la bonne foi. Il reçoit des bienfaits; il en a le droit, car il rendroit tout sans croire s'être acquitté. Peut-être il est des ames qu'une simplicité noble élève naturellement au-dessus de la fierté; &, sans blamer le Philosophe, qui écarte un bienfaiteur dans la crainte de se donner un tyran, fait se priver, souffrir & se taire; n'est-il pas plus beau peut-être, n'est-il pas du moins plus doux de voir la Fontaine montrer à son ami ses besoins comme ses pensées, abandonner généreusement à l'amitié le droit précieux qu'elle réclame, & lui rendre hommage par le bien qu'il reçoit d'elle? il aimoit, c'étoit sa reconnoissance, & ce fut celle qu'il fit éclater envers le malheureux

Fouquet. J'admirerai fans doute, il le faut bien, un chef-d'œuvre de poësie & de sentiment dans sa touchante Elégie sur cette fameuse disgrâce. Mais, si je le vois, deux ans après la chute de son bienfaiteur, pleurer à l'aspect du Château où M. Fouquet avoit été détenu; s'il s'arrête involontairement autour de cette fatale prison dont il ne s'arrache qu'avec peine; si je trouve l'expression de cette sensibilité, non dans un écrit public, monument d'une reconnaissance souvent fastueuse, mais dans l'épanchement d'un commerce secret, je partagerai sa douleur; j'aimerai l'Ecrivain que j'admire: ô, la Fontaine, effuie tes larmes, écris cette fable charmante *des Deux Amis*, & je fais où tu trouves l'éloquence du cœur & le sublime de sentiment. Je reconnois le maître de cette vertu qu'il nomme par une expression nouvelle *le don d'être ami*. Qui l'avoit mieux reçu de la nature ce don si rare? Qui a mieux éprouvé les illusions du sentiment? Avec quel intérêt, avec quelle bonne foi naïve, associant dans un même recueil plusieurs de ses immortels écrits à la traduction de quelques harangues anciennes, ouvrage de son ami Maucroix, ne se livre-t-il pas à l'espérance d'une commune immortalité? Que mettre au-dessus de son dévouement à ses amis, si ce n'est la noble confiance qu'il avoit lui-même en eux? O vous, MESSIEURS, vous qui savez si bien,

puisque vous chérifiez sa mémoire, sentir & apprécier ce charme inexprimable de la facilité dans les vertus, partage des mœurs antiques; qui de vous, allant offrir à son ami l'hospice de sa maison, n'éprouveroit l'émotion la plus douce, & même le transport de la joie, s'il en recevoit cette réponse aussi attendrissante qu'inattendue, *j'y allois?* Ce mot si simple, cette expression si naïve d'un abandon sans réserve, est le plus digne hommage rendu à l'humanité généreuse, & jamais bienfaiteur, digne de l'être, n'a reçu une si belle récompense de son bienfait.

Telle est l'image que mes foibles yeux ont pu saisir de ce grand homme, d'après ses ouvrages mêmes, plus encore que d'après une tradition récente, mais que trop souvent infidèle, s'est plu, sur la foi de quelques plaisanteries de société, à montrer, comme un jeu bizarre de la nature, un homme qui en fut véritablement un prodige, qui offrit le singulier contraste d'un Conteur trop libre, & d'un excellent Moraliste; reçut en partage l'esprit le plus fin qui fut jamais, & devint en tout le modèle de la simplicité; posséda le génie de l'observation, même de la satire, & ne passa jamais que pour un bon homme; déroba, sous l'air d'une négligence quelquefois réelle, les artifices de la composition la plus savante; fit ressembler l'art au naturel, souvent même

à l'instinct ; cacha son génie par son génie même , tourna au profit de son talent , l'opposition de son esprit & de son ame , & fut dans le siècle des grands Ecrivains , sinon le premier , du moins le plus étonnant. Malgré ses défauts , observés même dans son éloge , il sera toujours le plus relu de tous les Auteurs , & l'intérêt qu'inspirent ses ouvrages s'étendra toujours sur sa personne. C'est que plusieurs de ses défauts mêmes participent quelquefois des qualités aimables qui les avoient fait naître ; c'est qu'on juge l'homme & l'auteur par l'assemblage de ses qualités habituellement dominantes ; & la Fontaine désigné de son vivant par l'épithete de bon , ressemblance remarquable avec Virgile , conservera , comme Ecrivain , le surnom d'imitable , titre qu'il obtint avant même d'être tout-à-fait apprécié , titre confirmé par l'admiration d'un siècle & devenu , pour ainsi dire , inséparable de son nom.

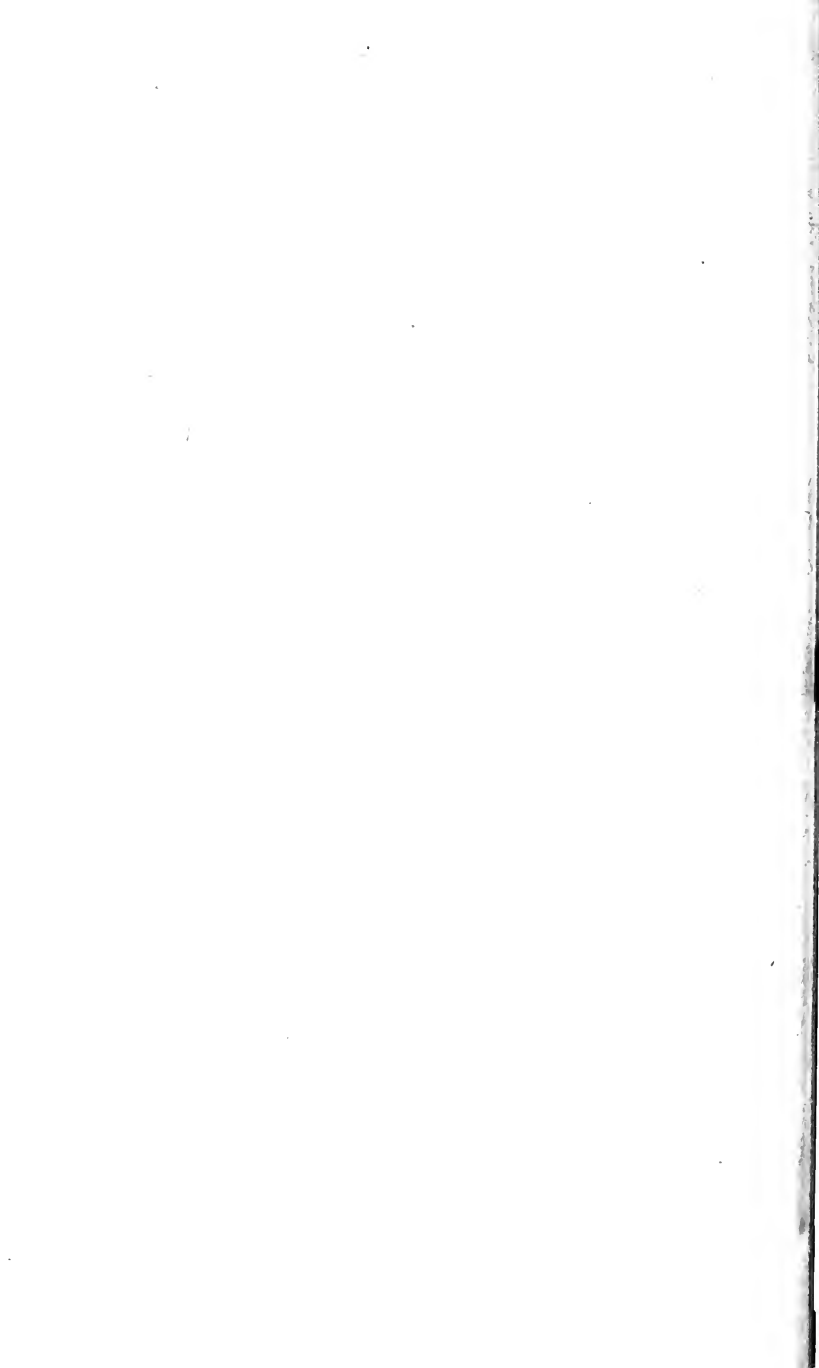
Lu & approuvé. A Paris , ce 28 Octobre 1774.

LE TOURNEUR.

Vu l'Approbation. Permis d'imprimer.

LE NOIR.

De l'Imprimerie de STOUPE , rue de la Harpe , 1774.



O D E
A M A P A T R I E ,

PRÉSENTÉE

A U R O I ,

Par M. D'HERMAND * , âgé de 18 ans.

QUEL Dieu rayonnant de lumière ,
Descend de la voûte des Cieux ?
Les Lys ornent sa tête altière ,
Et l'espoir brille dans ses yeux.
O mon Idole , ô ma Patrie !
France , c'est ton heureux Génie
Qui vient féconder mon ardeur ;
Je le sens , c'est lui qui m'inspire ,
Français partagez mon délire ,
Je vais chanter votre bonheur.

DISPAROISSEZ , nuages sombres ,
Tristes enfans de la douleur :
Mon œil voit à travers les ombres ,
Eclorre un jour consolateur ;
O jour brillant , jour plein de charmes !
Citoyens , essuyons nos larmes ,
A l'aspect de ses feux naissans ;
Un Astre , ami de la nature ,
Sous sa flâme féconde & pure
Va , de fruits , couronner nos champs.

* Fils de l'Avocat aux Conseils du Roi

ELEVE une tête orgueilleuse ,
 France , sous un autre LOUIS ,
 Souris , dans l'attente flatteuse
 Des bienfaits qui te sont promis :
 La Religion , la Justice ,
 Prennent déjà contre le vice
 L'Egide du meilleur des Rois ;
 Son exemple va le détruire ,
 Et tout suivra l'aimable empire
 Des mœurs plus fortes que les Loix.



PROSTITUÉS à l'imposture ,
 Vils Esclaves , lâches flatteurs ,
 Fuyez , vous dont la bouche impure ,
 Souffle ses poisons dans les cœurs :
 De LOUIS un regard sévère ,
 Percera le sombre mystère
 Qui couvre votre iniquité ;
 Son bras détruira vos trophées ,
 Et sur vos têtes foudroyées ,
 Relevera la vérité.



DES BOURBONS , Compagnon fidèle ,
 Honneur , Idole des Français ,
 O toi qui portois sur ton aile
 Le Souverain & les Sujets !
 Un Roi , que la sagesse éclaire ,
 Bannira de ton sanctuaire
 Les abus , fléaux de l'Etat ;
 C'est alors que , par sa prudence ,
 L'antique vertu de la France
 Reprendra son premier éclat.



QUE l'odieuse politique
 Se couvrant de l'obscurité ,
 Rampe dans le sentier oblique ,
 Que lui trace la fausseté ;
 Mon Maître , que la gloire anime ,
 Ne connoitra que l'art sublime

De rendre ses Peuples heureux ;
 Et c'est, en versant l'abondance ,
 Qu'il affermira sa puissance
 Contre des voisins orgueilleux.



DOUCE & féconde bienfaisance ,
 Volupté des Rois vertueux !
 Oui, les biens, que ta main dispense
 Passeront jusqu'à nos neveux :
 Les arts fleuriront dans nos Villes ;
 Au sein de ses foyers tranquilles
 Le Laboureur, d'un doux sommeil
 Sans crainte goûtera les charmes ,
 Et le cri perçant des alarmes ,
 Ne troublera plus son réveil.



VOILA quel sera ton ouvrage ,
 Grand Roi ; d'un espoir si flatteur ,
 La France ne veut d'autre gage ,
 Ni d'autre garant que ton cœur :
 Des ans surmontant le ravage
 Ton Regne vivra d'âge en âge ;
 Et nos descendans attendris ,
 Un jour en lisant ton histoire ,
 Confondront les noms & la gloire ,
 De HENRY IV. & de LOUIS.



O vous, dont l'aimable sourire
 Fait naître la sérénité ,
 Qui regnez par le doublé empire
 Des vertus & de la beauté !
 Tendre Epouse, Reine chérie ,
 Qui, de THÉRÈSE, à ma Patrie
 Retraced les traits enchanteurs ,
 Avec un Epoux juste & sage ,
 Partagez à jamais l'hommage
 Que vous consacrent tous les cœurs.



JEUNES HÉROS en qui la France
 Ose voir ses premiers amis,
 Par le cœur, & par la naissance
 Augustes Frères de LOUIS!
 Le noble amour de ma Patrie
 A ferré le nœud qui vous lie :
 Quel augure pour vos succès!
 Sous vos pas, la gloire va naître,
 Et vous ferez, après leur Maître,
 Le plus ferme appui des Français.



D'UNE tige illustre & sacrée,
 Précieux & chers Rejettons,
 O Princesses que l'hyménée
 Unit aux destins des Bourbons!
 Vous, leurs Sœurs, dont le caractère,
 La bonté, l'heureux don de plaire,
 Des Français entraînent les cœurs!
 Et vous, ames vraiment sublimes,
 Du devoir illustres victimes,
 Que le Ciel accorde à nos pleurs!



QUE de vos brillantes années
 Le cours heureux, du vieux Nestor
 Puisse égaler les destinées,
 Et ramener le siècle d'or;
 Que cette famille chérie,
 Par l'attrait des vertus unie,
 Eternise ce nœud charmant;
 Et que son glorieux exemple
 De l'Europe qui la contemple,
 Soit le modèle & l'ornement.

Lû & approuvé, à Paris ce 19 Juiller 1774.
 MARIN.

Vu l'approbation, permis d'imprimer ce 19 Juill
 1774. DE SARTINE.

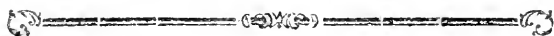
ÉLOGE

DE

LOUIS XV,

PRONONCÉ DANS UNE ACADEMIE

Le 25 Mai 1774.



É L O G E

D E

L O U I S X V ,

PRONONCÉ DANS UNE ACADEMIE

Le 25 Mai 1774.

MESSIEURS,

J'É ne viens point ici au milieu d'une pompe lugubre & éclatante, mêler la vanité d'un discours étudié à toutes ces vanités établies pour faire illusion aux vivants, sous le spécieux prétexte de la gloire des morts.

Nôtre assemblée n'est point une de ces cérémonies fastueuses inventées pour séduire les yeux & les oreilles. Mon discours doit être simple & vrai, comme l'était le Monarque dont nous déplorons la perte.

Quand la grande éloquence commença &

A ij

finit dans le siècle de Louis XIV, les oraisons funèbres prononcées par les Bossuet & par les Fléchier subjuguèrent la France étonnée. Elles étaient les seuls ornemens qu'on remarquât au milieu de ces superbes appareils funéraires. On était transporté de ce nouveau genre; il a diminué de prix, dès qu'il est devenu commun.

Aujourd'hui que la recherche du vrai en tout genre est devenue la passion dominante des hommes, ce fard des déclamations, si imposant autrefois, a perdu son éclat. Nous sommes heureusement réduits, sur-tout dans ces assemblées secrètes, à suivre la méthode inventée par l'ingénieux Fontenelle, & perfectionnée par le marquis de Condorcet; méthode qui consiste à faire plutôt le précis de la vie d'un homme que son éloge; à ne le louer que par les faits; à raconter sans emphase les services qu'il a rendus; à laisser voir sans malignité les faiblesses inséparables de la nature humaine; à ne chercher enfin pour toute éloquence que des vérités utiles. Les hommes ne se dégoûteront jamais de ce genre, parce qu'il ressemble à celui de l'histoire.

C'était l'usage de ces anciens peuples si renommés, qui jugeaient les Rois après leur mort, & qui par-là enseignèrent la justice à la terre. De tels discours funèbres peuvent avoir sur l'histoire même un grand avantage, celui de ne recueillir aucune de ces fables secretes que la méchanceté, ou la seule envie de parler débite sur un prince de son vivant, que l'erreur populaire accrédite, & qu'au bout de quelques années les historiens adoptent en se trompant eux-mêmes & en trompant la postérité.

Si on ôfait être sage, des discours de ce genre seraient d'une utilité bien plus grande encore. Car également éloignés de la flatterie & de la satire, ils seraient la leçon de ceux dont un jour on doit faire l'oraison funèbre. Ce qu'un homme éclairé & juste prononcerait sur un Roi, devant son successeur & devant la nation, ferait une impression cent fois plus forte & plus durable que tous ces discours d'ostentation, qui ne sont plus regardés que comme une partie des cérémonies qui passent en un jour.

Nous n'avons rien à dire du premier âge de

Louis XV, presque toutes les enfances comme toutes les décrépitudes se ressemblent; les premières donnent toujours quelque espérance que les secondes ôtent entièrement. Son caractère était doux & facile, & l'on a remarqué que, dans toute sa vie, il ne montra aucun emportement. Ce qu'il apprit le mieux dans sa première jeunesse fut la géographie; science la plus utile à un roi, soit en paix, soit en guerre. Il fit même imprimer au Louvre un petit livre intitulé, *de la Géographie par le cours des fleuves*, qu'il composa en partie sur les leçons de M. de Lisle, & dont on tira cinquante exemplaires. C'est cette étude qui le détermina depuis à faire lever des cartes topographiques de toute la France, ouvrage immense où l'on n'a trouvé presque rien d'omis, ni d'inexact.

Ce goût pour la géographie le conduisit naturellement à quelques connaissances de l'astronomie, & à un peu d'histoire naturelle.

Son jugement en toutes choses était juste; mais cette douce facilité de caractère dont nous avons parlé, le porta toujours à préférer l'opinion des autres à la sienne.

C'est par cette condescendance qu'il se résolut à la guerre de 1741, malgré le cardinal de Fleuri qui s'y opposait. Car des personnes qui avaient alors plus de crédit sur son esprit que son ministre même, l'entraînèrent lui & ce ministre dans cette entreprise qui fut heureuse en Flandres & malheureuse par-tout ailleurs. Ainsi Louis XV fit la guerre sans être ambitieux, & donna deux batailles sans être emporté par cette ardeur qui naît de la fougue du tempérament, & que la faiblesse humaine a nommé héroïque.

Son ame était toujours tranquille. Elle le fut même lorsqu'en 1744 il courut à la tête de son armée délivrer l'Alsace inondée d'ennemis. Ce fut alors qu'étant tombé malade à Metz & près de mourir, il reçut de ses peuples ce surnom si flatteur de *Bien-aimé*. Il ne lui fut point donné en cérémonie & par des actes authentiques, comme le surnom de *Grand* fut décerné à Louis XIV par l'hôtel-de-ville en 1680. L'enthousiasme des Parisiens cherchait un titre qui exprimât sa tendresse pour son roi. Un homme de la populace cria, *Louis le Bien-aimé*. Bientôt cinq-cent-mille voix le:

répétèrent, tous les calendriers, tous les papiers publics furent ornés de ce nom. L'amour l'avait donné; & l'usage le conserva dans les temps orageux où ces mêmes Parisiens, que l'Europe accuse de légèreté, semblèrent démentir pour quelques jours les témoignages de leur tendresse.

Il mérita cet amour sans doute, lorsque pour tout fruit de ses conquêtes en Flandres, il demandait la paix à la vertueuse Marie-Thérèse. On eût dit qu'il pressentait les obligations que la France aurait un jour à cette Souveraine. Il ne pouvait assez acheter le présent inestimable qu'elle nous a fait, & dont nous jouissons aujourd'hui.

Si même la guerre la plus juste est toujours funeste aux nations, celle qu'on se fait à la légitime héritière de tant de Césars n'en peut faire que davantage au cœur de Louis XV. Il voyait qu'elle n'était pas fondée sur cette justice évidente dont il avait les principes dans le fond de son ame. C'est cette justice si rare qui peut seule justifier la guerre aux yeux des sages.

Sa déférence pour les sentimens d'autrui lui fit encore entreprendre la guerre de 1756, qui fut bien plus malheureuse que la première. La France y perdit beaucoup de sang, encore plus de trésors, tout le Canada, son commerce de l'Inde, son crédit dans l'Europe; & il a fallu que la Nation, toujours industrieuse, toujours agissante, travaillât douze années entières pour réparer à peine une partie de ces brèches immenses.

Tant de malheurs n'altérèrent point l'ame du Monarque. Les hommes placés dans un rang éminent, veulent tous paraître inébranlables, ils affectent le calme au milieu du trouble; mais Louis XV n'affectait rien; il ne cherchait point la tranquillité, il la trouvait dans son caractère. Ce serait le plus précieux don de la nature s'il pouvait toujours être joint à l'activité.

Son ame ne se démentit pas même dans cette horrible & incroyable aventure d'un fanatique de la lie du peuple, qui ôsa porter la main sur sa personne sacrée; & après les premiers moments donnés à l'incertitude des sui-

res , il fut aussi ferein que s'il n'avait point été blessé.

Cette égalité d'ame , cette simplicité , il la mettait dans routes ses actions , dans le service auprès de sa personne , dans les ordres qu'il donnoit pour ces ouvrages publics admirables , dont tout autre aurait voulu tirer quelque gloire avec justice. En cela , son caractère était l'opposé de celui de Louis XIV son prédécesseur.

C'est sur quoi l'on a demandé souvent s'il est à désirer qu'un Roi recherche la gloire , ou qu'il soit indifférent pour elle. Peut-être cette indifférence si louable ôte quelquefois à l'ame un peu d'énergie. Peut-être empêcha-t-elle assez long-tems Louis XV de se faire valoir lui-même , en faisant à des Officiers blessés pour son service , cet accueil prévenant qui console la nature humaine & qui est leur première récompense. Mais ce n'était qu'un défaut d'attention , ce n'était point un vice de son cœur. C'en ferait un , s'il était l'effet de la dureté.

Cette dureté ne peut lui être imputée , puis-

que tous ses domestiques avouent qu'on ne vit jamais un maître plus indulgent , & que tous ceux qui ont travaillé sous ses ordres se louent de son affabilité. On ne peut pas être toujours Roi , on serait trop à plaindre , il faut être homme ; il faut entrer dans tous les devoirs de la vie civile , & Louis XV y entraît , sans que ce fût pour lui une gêne & un dehors emprunté.

Il est vrai que , quand un Monarque admet ses courtisans dans sa familiarité , il ne faut jamais que le Roi se venge des petits torts qu'on peut avoir avec l'homme. On s'est plaint que Louis XV a trop fait sentir quelquefois qu'on avait offensé le trône , quand on n'avait blessé que quelques devoirs établis dans la société. Un Roi ne doit point punir ce que la loi ne punirait pas. Autrement , il faudrait se dérober à tous les Rois comme à des êtres trop élevés au-dessus de l'espèce humaine , & trop dangereux pour elle ; ils se verraient condamnés à n'être que maîtres , & à ne jouir jamais des faibles consolations qu'on peut goûter dans cette vie passagère.

On s'est étonné que , dans sa vie toujours uni-

forme , il ait si souvent changé de Ministres ; on en murmurait , on sentait que les affaires en pouvaient souffrir ; que rarement le Ministre qui succède suit les vues de celui qui est déplacé ; qu'il est dangereux de changer de médecins , & qu'il est triste de changer d'amis. On ne pouvait concevoir comment une ame toujours sereine pouvait , dans un repos inaltérable , consentir à tant de vicissitudes. C'était le dangereux effet du principe le plus estimable , de cette défiance de lui-même , de cette condescendance aux volontés des personnes qui avaient moins de lumières & d'expérience que lui , enfin de cette même égalité d'une ame paisible , à laquelle ces grands bouleversemens ne coûtaient point d'efforts. Tout tenait à cette première cause. Il lui était égal d'ordonner un monument digne des Augustes & des Trajans , ou l'appartement le plus modeste. Son imagination ne lui présentait pas d'abord les grandes choses : mais son jugement les saisissait , dès qu'on les lui proposait.

C'est ainsi qu'il fit ce grand établissement de l'Ecole Militaire , ressource si utile de la Noblesse , inventée par un homme qui n'était pas

noble , & qui fera au-dessus des titres dans la postérité. C'est enfin de ce même principe que dépendit sa vie publique & sa vie privée. Sans être tendre & affectueux, il était bon mari, bon père , bon maître , & même ami autant que peut l'être un Roi.

C'est sur-tout à cette sérénité qu'il faut rendre grace de ce qu'il ne fut point persécuteur. Il ne fonda point l'opinion des hommes pour les condamner. Il ne rechercha point des fautes obscures pour les mettre au grand jour , & pour se faire un cruel mérite de les punir. Long-tems fatigué par des querelles scholastiques qui troublaient avant lui le royaume , & par des divisions entre la Magistrature & quelques portions du Clergé , il voulut toujours donner aux disputants cette même paix qui était dans son cœur.

Il savait que , dans un État où les maximes ont changé , & où les anciens abus sont demeurés , il est nécessaire quelquefois de jeter un voile sur ces abus accredités par le tems ; qu'il est des maux qu'on ne peut guérir , & qu'alors tout ce que l'art peut procurer de sou-

lagement aux hommes, est de les faire vivre avec leurs infirmités.

Ne se point émouvoir & favoir attendre, ont donc été les deux pivots de sa conduite. Il a conservé cette imperturbabilité jusques dans l'affreuse maladie qui l'a enlevé à la France, ne marquant ni faiblesse, ni crainte, ni impatience, ni vains regrets, ni désespoir; remplissant les devoirs lugubres avec sa simplicité ordinaire, & dans les tourmens douloureux qu'il éprouvait : il a fini comme par un sommeil paisible, se consolant dans l'idée qu'il laissait des enfans dont on espérait tout.

Sa mémoire nous sera chère, parce que son cœur étoit bon. La France lui aura une obligation éternelle d'avoir aboli la vénalité de la Magistrature, & d'avoir délivré tant d'infortunés habitans de nos provinces, de la nécessité d'aller achever leur ruine dans une Capitale où l'on ignore presque toujours nos coutumes. Un jour viendra que toutes ces coutumes si différentes seront rendues uniformes, & qu'on fera vivre sous les mêmes loix les citoyens de la même Patrie. Les abus invétérés ne se corri-

gent qu'avec le tems. Chaque Roi , dont descendait Louis XV , a fait du bien. Henri IV , que nous bénissons , a commencé. Louis XIII , par son grand Ministre , a bien mérité quelquefois de la France. Louis XIV a fait , par lui-même , de très-grandes choses. Ce que Louis XV a établi , ce qu'il a détruit exige notre reconnaissance. Nous attendrions une félicité entière de son successeur , si elle était au pouvoir des hommes.



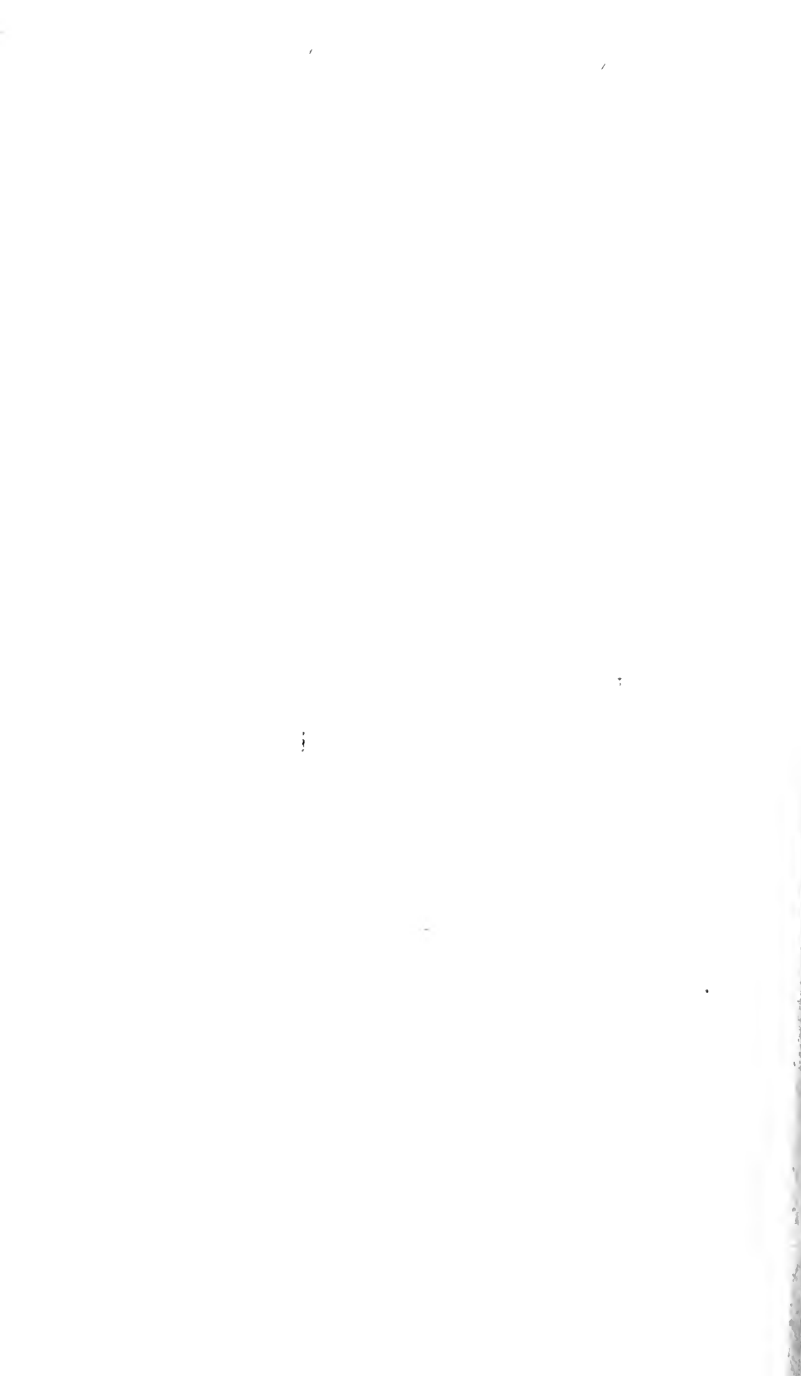
Comme l'Orateur , bien moins Orateur que Citoyen , prononçait ces paroles , arriva la nouvelle , que les trois Princesses filles du feu Roi étaient attaquées de la petite vérole. Alors il continua ainsi :

Messieurs , à nos douloureux regrets succèdent les plus cruelles allarmes ; nous pleurions & nous tremblons ; la France doit être en larmes & en prières ; mais que peuvent les vœux des faibles mortels ? On a invoqué , en peu de tems , la Patrone de Paris , pour les jours du dernier Dauphin , pour son épouse , pour sa mère ; enfin pour le feu Roi. Dieu n'a point

changé ses decrets éternels. Puisse sa Providence ineffable avoir ordonné que l'art vienne heureusement combattre les maux dont la nature accable sans cesse le genre humain ! Que l'inoculation nous assure la conservation de notre nouveau Roi , de nos Princes & de nos Princesses. Que les exemples de tant de Souverains les encouragent à sauver leur vie par une épreuve qui est immanquable, quand elle est faite sur un corps bien disposé. Il ne s'agit plus ici d'achever l'éloge du feu Roi ; il s'agit que son successeur vive. L'inoculation nous paraît téméraire avant les exemples courageux qu'ont donné M. le Duc d'Orléans, le Duc de Parme , les Rois de Suède, de Danemarck, l'Impératrice Reine , l'Impératrice de Russie. Maintenant il ferait téméraire de ne la pas employer. C'est notre malheur que les vérités & les découvertes en tout genre essuient long-tems parmi nous des contradictions ; mais, quand un intérêt si cher parle, les contradictions doivent se taire.



DE LA MORT
DE LOUIS XV,
ET DE
LA FATALITÉ.





ID E L A M O R T E
 DE LOUIS XV,
 ET DE
 LA FATALITÉ.

LOUIS XV a été le seul Roi de France qui soit mort de cette funeste maladie nommée *variole*, ou *petite-vérole*. Il a été le seul sur dix - mille personnes qui en ait été attaqué deux fois ; car on assure qu'il l'avait eue à quatorze ans.

C'est encore un évènement non moins unique, que ce venin l'ait comme choisi au milieu de toute sa Cour, pour le faire périr à l'âge de soixante & quatre ans, dans le temps que personne n'en éprouvait la moindre atteinte ni dans le château, ni dans la ville de Versailles.

Voilà trois fatalités étranges. Une quatrième

est la manière dont on prétend qu'il prit la variole dont il est mort.

Il avait rencontré à la chasse un enterrement ; il s'en approcha , & demanda qui on allait ensevelir. On lui répondit que c'était une jeune fille , morte de la petite vérole.

Cette rencontre parut ne lui faire aucune impression ; mais depuis ce moment , son teint sembla un peu obscurci ; & deux jours après son chirurgien dentiste , nommé *Bourdet* , homme très - expérimenté , en examinant ses gencives , leur trouva un caractère qui annonçait une maladie dangereuse. Il en avertit un Ministre d'Etat. Sa remarque fut négligée ; bientôt cette maladie se déclara , & le Roi mourut.

Il est à croire qu'il n'avoit eu , cinquante ans auparavant , qu'une petite - vérole volante , qui n'est pas la petite-vérole proprement dite ; car le nombre des maladies qui affligent le genre - humain , est si énorme que nous manquons de termes pour les exprimer. Il en est des maux du corps comme de ceux de l'ame, Point de langue qui peigne par la parole toutes ces tristes nuances. Mais il résulte de cet exemple que la petite - vérole tue , & que l'inoculation sauve.

M. le Duc d'Orléans donna une grande & salutaire leçon à la Famille royale en faisant inoculer ses enfans. Le Duc de Parme fit bientôt après sur son fils une épreuve aussi heureuse.

Le Roi de Dannemarck , & ensuite le Roi de Suède & ses frères , en subissant l'inoculation , ont excité tout le Nord à les imiter & , en assurant leur précieuse vie , ont conservé celle de la sixième partie de leurs sujets.

L'Impératrice , Reine de Hongrie , a fait le même bien à l'Allemagne.

L'Impératrice de la vaste Russie , en essayant sur elle-même l'inoculation qu'elle préparait à son fils unique , en lui donnant la petite-vérole de son propre ferment , en faisant parcourir tous ses Etats par des chirurgiens inoculateurs , a sauvé la vie au quart de ses peuples qui mouraient auparavant de cette peste continuelle répandue sur toute la terre , & plus funeste en Russie qu'ailleurs.

Enfin pour remonter à la source de ces grands exemples , l'épouse du Roi d'Angleterre George second , en donnant la première , cette variole artificielle aux Princes ses en-

fans , pour leur épargner la naturelle , fut la première qui sauva l'Europe chrétienne.

Les Turcs , que leur système de la prédestination absolue , & plus encore leur négligence , empêchent de se préserver de la peste , emploient pourtant l'inoculation depuis long-tems , pour se préserver de cette autre peste de la petite vérole. Les Tartares leur ont enseigné cette méthode qu'ils tenaient de l'Inde , & l'Inde la tenoit de la Chine.

Même , lorsque le médecin Mead (*) fit en Angleterre les premières expériences de l'inoculation en 1721 , il la tenta à la manière Chinoise sur un des sujets qu'on lui donna , & elle réussit.

Non - seulement tout notre hémisphère conspire à détruire ce poison que les conquérans arabes apportèrent au septième siècle de notre ère ; mais les Anglais apprennent aujourd'hui à l'Amérique à combattre par l'inoculation cette maladie contagieuse dont les Espagnols l'infestèrent à la fin de notre quinzième siècle , en échange d'une autre peste non moins horrible que les compagnons de Colombo rapportèrent de ce nouveau monde, orsqu'ils rendirent par leurs découvertes deux

(*) On prononce *Mide*.

univers également malheureux. Il s'agit maintenant de guérir l'un & l'autre.

Que conclurre de ce tableau , si vrai & si funeste ? Rois & Princes nécessaires aux peuples , subissez l'inoculation , si vous aimez la vie : encouragez-la chez vos sujets , si vous voulez qu'ils vivent.

On dit qu'aux extrémités occidentales de notre hémisphère , on trouve un peuple qui habite entre l'Océan & la Méditerranée , dans l'espace d'environ huit degrés en latitude & neuf en longitude. Un petit nombre de prud'hommes composait , dit-on , la partie la plus sérieuse de la Nation. Dès que les prud'hommes eurent appris qu'on ôfait attenter sur les droits de la variole , les plus vieilles têtes s'assemblèrent & raisonnèrent ainsi. « Souffrirons-nous
 » que nos petits enfans , qui sont tous des
 » étourdis , prétendent échapper à une mala-
 » die dont nos grands-pères ont été en pos-
 » session de mourir depuis dix siècles ? L'an-
 » tiquité est trop respectable ; & cette nou-
 » veauté serait trop scandaleuse. Il faut que
 » nos Druïdes fulminent un décret sur ce cas
 » de conscience , & que nous rendions Arrêt
 » sur ce délit. Nous nous sommes déjà vi-

» goureusement oppofés à la découverte que
 » firent des hérétiques de la circulation du
 » fang ; nous avons profcrit l'émétique qui
 » avait guéri notre pénultième Roi ; nous éta-
 » blimes jadis peine de mort contre ceux qui
 » feraient d'un autre avis qu'Ariftote ; nous
 » traitâmes l'Imprimerie de fortilège. Soute-
 » nons notre gloire. Nous condamnâmes en
 » mil-quatre-cens foixante-dix-fept à être pendu
 » quiconque , ayant contracté le mal de l'A-
 » mérique , ne fortirait pas de la Ville en
 » vingt-quatre heures : feffons pendre le pre-
 » mier infolent qui fe portera bien , après avoir
 » été inoculé du mal de l'Arabie. »

Un Médecin habile leur préfénta requête
 pour faire adoucir l'Arrêt. Il leur dit que , de
 compte fait , il n'était mort que deux perfon-
 nes en Angleterre fur deux-cent-mille inoculés :
 encore ces deux morts avaient-ils été dange-
 reufement malades avant l'opération. Ainfi il
 n'y avait pas même l'unité contre cent mille à
 parler contre la méthode Anglaife. M'effieurs
 les anciens répondirent qu'ils ne fe mêlaient
 pas de l'algèbre.

Quelques perfonnes , qui fe piquaient de

métaphysique , firent une objection qui n'était pas meilleure que l'Arrêt des prud'hommes ; la voici.

Tout est arrangé , tout est prévu , tout arrive par les ordres immuables de l'éternel Souverain de la nature ; & il est impossible que ces ordres ne soient pas immuables , puisqu'alors l'Être éternel serait supposé inconstant & faible. Chaque animal , chaque végétal , renfermé dans son germe , est destiné à se développer , à croître & périr dans les instans marqués , comme le soleil est destiné à faire , dans son cours , des éclipses avec les planètes dans le seul moment où ces éclipses doivent arriver ; & si ces phénomènes étaient produits une seconde plutôt ou plus tard , ce seroit un autre ordre de choses , un autre univers que celui où nous sommes. L'homme est libre ; c'est - à - dire , l'homme peut faire ce qu'il veut , quand il en a la faculté ; mais il ne peut avoir la faculté de s'opposer aux décrets éternels du grand Être. Ce serait en effet s'y opposer , ce serait les anéantir , si on pouvait prolonger la vie , je ne dis pas d'un homme , mais d'une mouche , au - delà de l'instant irrévocablement arrêté pour sa mort.

Donc en voulant , par l'infertion de la petite vérole , prolonger la vie d'un homme , non-seulement on tente une chose impossible , mais on se rend coupable envers la Providence éternelle.

Il est très-aisé de détruire cet argument , même en convenant qu'il est très-juste dans son principe.

Oui , tout est lié , tout est arrangé de tout temps & pour jamais. Oui , nul Être ne peut déplacer un chaînon de la grande chaîne. Oui , nous ne sommes point libres de faire un pas contre les decrets immuables. Le grand Être avait prévu , avait ordonné de toute éternité , qu'au septième siècle la variole viendrait se joindre aux autres fléaux qui font de la terre un séjour de mort. Mais aussi il avait prévu & ordonné que madame de Montaguë , étant Ambassadrice d'Angleterre , au dix - huitième siècle à Constantinople , verrait des femmes inoculer de petits enfans sur le pas des portes & dans les rues pour quelques aspres , ces enfans se jouer avec le venin salutaire que ces femmes leur inféraient , & n'en être pas plus malades que l'on est à cet âge d'une dartre passagère.

La Providence avait prévu & ordonné que cette dame donnerait la petite vérole à son propre fils dans la capitale des Turcs , & qu'à son retour à Londres , elle persuaderait la Princesse de Galles de faire inoculer ses enfans , dont l'un a été Roi d'Angleterre.

La Providence avait prévu & ordonné que tous les Princes , dont nous avons parlé , essaieraient cette épreuve sur leurs enfans & sur eux-mêmes , & que par là ils sauveraient la vie à presque autant d'hommes qu'ils en ont fait tuer dans les batailles.

Un temps viendra où l'inoculation entrera dans l'éducation des enfans , & qu'on leur donnera la petite-vérole ; comme on leur ôte leurs dents de lait , pour laisser aux autres la liberté de mieux croître.

Madame de Montaguë se trompait , lorsqu'elle disait dans sa trente unième lettre de Constantinople : « J'écrirais à nos médecins de Londres , si » je les croyais assez généreux pour sacrifier leur » intérêt particulier à celui de l'Humanité ; mais » je craindrais , au contraire , de m'exposer à leur » ressentiment qui est dangereux , si j'entrepre- » nais de leur enlever le revenu qu'ils tirent de la » petite-vérole. Mais , à mon retour en Angle-

» terre, j'aurai peut-être assez de zèle pour leur
» déclarer la guerre * »

Au contraire, loin que les grands médecins de Londres s'opposassent à l'inoculation, ce fut le célèbre Mead qui le premier donna la petite vérole aux Anglais, & Maitland la donna à l'héritier de la Couronne. Les médecins, qui suivirent cet exemple en Europe, & qui inoculèrent tant de Princes, furent mieux récompensés que s'ils avaient ressuscité des morts. Il n'y a pourtant point d'opération plus facile; elle est moins dangereuse qu'une simple saignée dans laquelle on risque de se faire piquer un tendon. Une garde-malade, une servante peut inoculer un enfant avec autant de sûreté qu'un Docteur en médecine, pourvu que le sujet soit sain; & pour un écu on peut sauver la vie à tous les petits enfans d'un village.

L'Impératrice de Russie se promena tous les jours en carrosse après avoir été inoculée. Le Grand-Maître de son Artillerie, qui subit la même épreuve, quoiqu'il eût eu la petite-vérole volante dans son enfance, alla le troisième

(*) Lettres de Milady Worthley Montaguë, première partie page 216, Edition de Londres; elles se trouvent à Paris chez la Veuve Duchefne.

jour à la chasse. Enfin cette Souveraine daignait écrire à l'Auteur de ce petit Mémoire ces propres mots : *c'était bien la peine de faire tant de bruit pour une pareille bagatelle , & d'empêcher les gens de se sauver la vie si aisément & si gaiement !*

La Providence avait donc prévu & ordonné que, dans un pays aussi grand que le reste de l'Europe , cette Princesse serait la première qui vaincrait & qui mépriserait plus d'un préjugé ridicule ; de même qu'en France , M. le Duc d'Orléans serait le premier de la race Royale qui apprendrait aux hommes à fouler aux pieds l'erreur populaire.

Il était écrit dans le grand livre de la Destinée , que les Turcs seraient assez imbécilles pour ne se pas garantir de la peste par l'établissement d'une Quarantaine , & assez sages pour se préserver de tous les dangers de la petite vérole.

C'est ainsi que cette Destinée éternelle portait que Messieurs Bank & Solander découvrieraient de nos jours un pays immense , où les hommes se mangent les uns les autres aussi communément que nous persécutons , que nous calomnions notre prochain à Paris ; à cette différence près que les habitans de cette vaste contrée d'anthropo-

phages ne croient point faire de mal, & font des ragoûts de leurs ennemis en sûreté de conscience ; au-lieu que les petits calomniateurs, qui font venus à Paris barbouiller du papier pour gagner un peu d'argent, savent très-bien qu'ils font mal.

Il était écrit aussi dans ce grand livre de la Destinée, que je barbouillerais ce Mémoire, qu'il ferait lu par cinq ou six oisifs qui diraient : *il a raison* ; & qu'il ferait inconnu au reste du monde.



ELOGE
DE MOLIERE.

DISCOURS

QUI A REMPORTÉ LE PRIX
de l'Académie Française en 1769.

Par M. DE CHAMFORT.

Qui mores hominum inspexit. . . Hor.

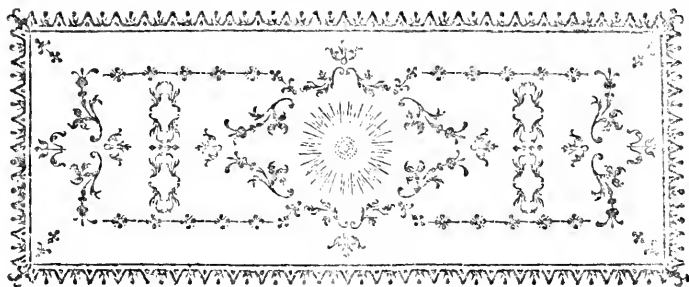


A P A R I S,

Chez la V. REGNARD, Imprimeur de l'Académie
Françoise, Grand'Salle du Palais, à la
Providence, & rue basse des Ursins,

M. DCC, LXIX.





ELOGE

DE MOLIERE.

LE nom de MOLIERE manquoit aux fastes de l'Académie. Cette foule d'Etrangers, que nos Arts attirent parmi nous, en voyant dans ce Sanctuaire des Lettres les portraits de tant d'Ecrivains célèbres, a souvent demandé, *où est Moliere?* Une de ces convenances que la multitude révère, & que le sage respecte, l'avoit privé pendant sa vie des honneurs littéraires, & ne lui avoit laissé que les applaudissemens de l'Europe. L'adoption éclatante que vous faites aujourd'hui, MESSIEURS, de ce grand Homme, venge sa mémoire, & honore l'Académie. Tant qu'il vécut, on vit dans sa personne un exemple frappant de la bizarrerie de nos usages: on vit un Citoyen vertueux, réformateur de sa Patrie, défavoué par sa Patrie, & privé des droits de Citoyen; l'honneur véri-

table séparé de tous les honneurs de convention ; le génie dans l'avilissement, & l'infamie associée à la gloire : mélange inexplicable à qui ne connoîtroit point nos contradictions, à qui ne sauroit point que le Théâtre respecté chez les Grecs, avili chez les Romains, ressuscité dans les Etats du Souverain Pontife (a), redevable de la première Tragédie à un Archevêque (b), de la première Comédie à un Cardinal (c), protégé en France par deux Cardinaux (d), y fut à la fois anathématisé dans les Chaires, autorisé par un Privilège du Roi, & pros crit dans les Tribunaux. Je n'entrerai point à ce sujet dans une discussion où je serois à coup sûr contredit, quelque parti que je prisse. D'ailleurs MOLIERE est si grand, que cette question lui devient étrangère. Toutefois je n'oublierai pas que je parle de Comédie. Je ne cacherai point la simplicité de mon sujet sous l'emphase monotone du Panégyrique, & je n'imiterai pas les Comédiens François ; qui ont fait peindre M O L I E R E sous l'habit d'Auguste.

Le Théâtre & la Société ont une liaison intime & nécessaire. Les Poètes comiques ont toujours

(a) Leon X.

(b) La Sophonisbe de l'Archevêque Trissino.

(c) La Calandra du Cardinal Bibicna.

(d) Les Cardinaux de Richelieu & Mazarin.

peint, même involontairement, quelques traits du caractère de leur Nation. Des maximes utiles répandues dans leurs ouvrages, ont corrigé peut-être quelques particuliers. Les politiques ont même conçu que la scène pouvoit servir à leurs desseins. Le tranquille Chinois, le pacifique Péruvien alloient prendre au Théâtre l'estime de l'agriculture, tandis que les Despotés de la Russie, pour avilir aux yeux de leurs esclaves le Patriarche dont ils vouloient saisir l'autorité, le faisoient insulter dans des farces grotesques. Mais que la Comédie dût être un jour l'école des mœurs, le tableau le plus fidèle de la nature humaine, & la meilleure histoire morale de la société; qu'elle dût détruire certains ridicules, & que pour en retrouver la trace il fallût recourir à l'ouvrage même qui les a pour jamais anéantis; voilà ce qui auroit semblé impossible avant que MOLIERE l'eût exécuté.

Jamais Poëte comique ne rencontra des circonstances si heureuses. On commençoit à sortir de l'ignorance. Corneille avoit élevé les idées des François. Il y avoit dans les esprits une force nationale, effet ordinaire des guerres civiles, & qui peut-être n'avoit pas peu contribué à former Corneille lui-même. On n'avoit point à la vérité senti encore l'influence du génie de Descartes, & jusques-là sa Patrie n'avoit eu que le temps

de le persécuter ; mais elle respectoit un peu moins des préjugés combattus avec succès , à peu près comme le superstitieux qui , malgré lui , sent diminuer sa vénération pour l'idole qu'il voit outrager impunément. Le goût des connoissances rapprochoit des conditions jusqu'alors séparées. Dans cette crise , les mœurs & les manières anciennes contraisoient avec les lumières nouvelles ; & le caractère national , formé par des siècles de barbarie , cessoit de s'affortir avec l'esprit nouveau qui se répandoit de jour en jour. **MOLIERE** s'efforça de concilier l'un & l'autre. L'humeur sauvage des pères & des époux , la vertu des femmes qui tenoit un peu de la pruderie , le savoir défiguré par le pédantisme , gênoient l'esprit de société qui devenoit celui de la Nation. Les Médecins , également attachés à leurs robes , à leur latin , & aux principes d'Aristote , méritoient presque tous l'éloge que **M. Diafoirus** donne à son fils de combattre les vérités les plus démontrées. Le mélange ridicule de l'ancienne barbarie & du faux bel esprit moderne avoit produit le jargon des Précieuses. L'ascendant prodigieux de la Cour sur la Ville avoit multiplié les airs , les prétentions , la fausse importance dans tous les ordres de l'Etat , & jusques dans la bourgeoisie. Tous ces travers & plusieurs autres se présentoient avec une franchise & une bonne foi très-commode pour

le Poëte comique. La société n'étoit point encore une arène où l'on se mesurât des yeux avec une défiance déguisée en politesse. L'arme du ridicule n'étoit point aussi affilée qu'elle l'est devenue depuis, & n'inspiroit point une crainte pusillanime digne elle-même d'être jouée sur le Théâtre. C'est dans un moment si favorable que fut placée la jeunesse de MOLIERE. Né en 1620 d'une famille attachée au service domestique du Roi, l'état de ses parens lui assuroit une fortune aisée. Il eut des préjugés à vaincre, des représentations à repousser pour embrasser la profession de Comédien; & cet homme, qui a obtenu une place distinguée parmi les Sages, parut faire une folie de jeunesse en obéissant à l'attrait de son talent. Son éducation ne fut pas indigne de son génie. Ce siècle mémorable réunissoit alors sous un Maître célèbre trois Disciples singuliers; Bernier, qui devoit observer les mœurs étrangères; Chapelles, fameux pour avoir porté la Philosophie dans une vie licencieuse; & MOLIERE, qui a rendu la raison aimable, le plaisir honnête, & le vice ridicule. Ce Maître, si heureux en Disciples, étoit Gassendi, vrai Sage, Philosophe pratique, immortel pour avoir soupçonné quelques vérités prouvées depuis par Newton. Cet ordre de connoissances pour lesquelles MOLIERE n'eut point l'aversion que l'agrément des Lettres inspire quel-

quefois, développa dans lui cette supériorité d'intelligence, qui peut le distinguer même des grands Hommes ses contemporains. Il eut l'avantage de voir de près son Maître combattre des erreurs accréditées dans l'Europe, & il apprit de bonne heure ce qu'un esprit sage ne fait jamais trop tôt, qu'un seul homme peut quelquefois avoir raison contre tous les Peuples & contre tous les siècles. La force de cette éducation philosophique influa sur sa vie entière; & lorsque dans la suite il fut entraîné vers le Théâtre, par un penchant auquel il sacrifia même la protection immédiate d'un grand Prince, il mêla les études d'un Sage à la vie tumultueuse d'un Acteur, & sa passion pour jouer la Comédie tourna encore au profit de son talent pour l'écrire. Toutefois il ne se pressa point de paroître; il remonta aux principes & à l'origine de son art. Il vit la Comédie naître dans la Grèce, & demeurer trop long-temps dans l'enfance. La Tragédie l'avoit devancée, & l'art de représenter les Héros avoit paru plus important que celui de ridiculiser les hommes.

Les Magistrats, en réservant la protection du Gouvernement à la Tragédie, dont l'éclat leur avoit imposé, & qu'ils crurent seule capable de seconder leurs vues, ne prévoyoient pas qu'Aristophane auroit un jour sur sa Patrie plus d'influence que les trois illustres Tragiques d'Athènes. Mo-

LIERE étudia ses écrits , monument le plus singulier de l'Antiquité Grecque. Il vit avec étonnement les traits les plus opposés se confondre dans le caractère de ce Poëte. Satyre cynique , censure ingénieuse , parodie , vrai comique , superstition , blasphême , faillie brillante , bouffonnerie froide , Rabelais sur la Scène , tel est Aristophane. Il attaque le vice avec le courage de la vertu , la vertu avec l'audace du vice. Travestissemens ridicules ou affreux , personnages métaphysiques , allégorie révoltante , rien ne lui coûte ; mais de cet amas d'absurdités naissent quelquefois des beautés inattendues. D'une seule Scène partent mille traits de satyre qui se dispersent & frappent à la fois. En un moment il a démasqué un traître , insulté un Magistrat , flétri un délateur , calomnié un Sage. Une certaine verve comique , & quelquefois une rapidité entraînante , voilà son seul mérite théâtral , & c'est aussi le seul que **MOLIERE** ait daigné s'approprier. Combien ne dut-il pas regretter la perte des Ouvrages de Ménandre ! La Comédie avoit pris sous lui une forme plus utile. Les Poëtes que la loi privoit de la satyre personnelle , furent dans la nécessité d'avoir du génie ; & cette idée sublime de généraliser la peinture des vices fut une ressource forcée où ils furent réduits par l'impuissance de médire. Une intrigue , trop souvent foible , mais

prise dans des mœurs véritables , attaqua , non les torts passagers du citoyen , mais les ridicules plus durables de l'homme. Des jeunes gens épris d'amour pour des courtisanes , des esclaves fripons aidant leurs jeunes maîtres à tromper leurs pères , ou les précipitant dans l'embarras , & les en tirant par leur adresse ; voilà ce qu'on vit sur la Scène comme dans le monde. Quand les Poètes Latins peignirent ces mœurs , ils renoncèrent au droit qui fit depuis la gloire de MOLIERE , celui d'être les réformateurs de leurs concitoyens. Sans compiler ici les jugemens portés sur Plaute & sur Térence , observons que la différence de leurs talens n'en met aucune dans le génie de leur Théâtre. On ne voit point qu'une grande idée philosophique , une vérité morale utile à la société , ait présidé à l'ordonnance de leurs plans. Mais où MOLIERE auroit-il cherché de pareils points de vue ? Des esquisses grossières deshonoroient la Scène dans toute l'Italie. La Calandra du Cardinal Bibiena & la Mandragore de Machiavel n'avoient pu effacer cette honte. Ces Ouvrages , par lesquels de grands Hommes réclamoient contre la barbarie de leur siècle , n'étoient représentés que dans les fêtes qui leur avoient donné naissance. Le Peuple redemandoit avec transport ses farces monstrueuses , assemblage bizarre de Scènes quelquefois comiques , jamais vraisemblables , dont

l'Auteur abandonnoit le dialogue au caprice des Comédiens , & qui sembloient n'être destinées qu'à faire valoir la Pantomime Italienne. Toutefois quelques-unes de ces Scènes , admises depuis dans les chef-d'œuvres de MOLIERE , ramenées à un but moral , & sur-tout embellies du style d'Horace & de Boileau , montrent avec quel succès le génie peut devenir imitateur.

Le Théâtre Espagnol lui offrit quelquefois une intrigue pleine de vivacité & d'esprit ; & s'il y condamna le mélange du sacré & du profane , de la grandeur & de la bouffonnerie , les fous , les Astrologues , les scènes de nuit , les méprises , les travestissemens , l'oubli des vraisemblances , au moins vit-il que la plupart des intrigues rouloient sur le point d'honneur & sur la jalousie , vrai caractère de la Nation. Le titre de plusieurs Ouvrages annonçoit même des Pièces de caractère. Mais ce titre donnoit de fausses espérances , & n'étoit qu'un point de ralliement où se réunissoient plusieurs intrigues ; genre inférieur dans lequel MOLIERE composa *l'Etourdi* , & dont le *Menteur* est le chef-d'œuvre. Telles étoient les sources où puisoient Scarron , Thomas Corneille , & leurs Contemporains. La Nation n'avoit produit d'elle-même que des farces méprisables ; & sans quelques traits de *l'Avocat Patelin* , (car pourquoi citerois-je les Comédies de P. Cor-

neille?) ce Peuple si enjoué, si enclin à la plaisanterie, n'auroit pu se glorifier d'une seule Scène de bon comique. Mais pour un homme tel que MOLIERE, la Comédie existoit dans des ouvrages d'un autre genre. Tout ce qui peut donner l'idée d'une situation, développer un caractère, mettre un ridicule en évidence, en un mot toutes les ressources de la plaisanterie, lui parurent du ressort de son art. L'ironie de Socrate, si bien conservée dans les Dialogues de Platon, cette adresse captieuse avec laquelle il déroboit l'aveu naïf d'un travers, étoit une figure vraiment théâtrale; & dans ce sens le Sage de la Grèce étoit le Poète comique des honnêtes gens, Aristophane n'étoit que le bouffon du Peuple. Combien de traits dignes de la Scène dans Horace & dans Lucien? Et Pétrone lorsqu'il représente l'opulent & voluptueux Trimalcion, entendant parler d'un pauvre, & demandant *qu'est-ce qu'un pauvre?* n'est-il pas en effet un excellent Poète comique? La Comédie, au moins celle d'intrigue, existoit dans Boccace, & MOLIERE en donna la preuve aux Italiens. Elle existoit dans Michel Cervante, qui eut la gloire de combattre & de vaincre un ridicule dont le Théâtre Espagnol auroit dû faire justice. Elle existoit dans la gaieté souvent grossière, mais toujours naïve de Rabelais & de Verville, dans quelques traits piquans de la

Satyre Ménippée , & sur-tout dans les Lettres provinciales. Parvenu à connoître toutes les ressources de son art, MOLIERE conçut quel pouvoit en être le chef-d'œuvre. Qu'est-ce en effet qu'une bonne Comédie? C'est la représentation naïve d'une action plaisante, où le Poëte , sous l'apparence d'un arrangement facile & naturel, cache les combinaisons les plus profondes, fait marcher de front d'une manière comique le développement de son sujet & celui de ses caractères mis dans tout leur jour par leur mélange & par leur contraste avec les situations, promenant le spectateur de surprise en surprise , lui donnant beaucoup & lui promettant davantage , faisant servir chaque incident, quelquefois chaque mot, à nouer ou à dénouer, produisant avec un seul moyen plusieurs effets tous préparés & non prévus, jusqu'à ce qu'enfin le dénouement décèle par ses résultats une utilité morale, & laisse voir le Philosophe caché derrière le Poëte. Que ne puis-je montrer l'application de ces principes à toutes les Comédies de MOLIERE! On verroit quel artifice particulier a présidé à chacun de ses Ouvrages ; avec quelle hardiesse il élève dans les premières Scènes son Comique au plus haut degré, & présente au spectateur un vaste lointain, comme dans l'*Ecole des Femmes* ; comment il se contente quelquefois d'une intrigue simple, afin de ne laisser paroître que

les caractères, comme dans le *Misanthrope* ; avec quelle adresse il prend son Comique dans les rôles accessoires, ne pouvant le faire naître du rôle principal, c'est l'artifice du *Tartuffe* ; avec quel art un seul personnage, presque détaché de la Scène, mais animant tout le tableau, forme par un contraste piquant les groupes inimitables du *Misanthrope* & des *Femmes savantes* ; avec quelle différence il traite le Comique noble & le Comique bourgeois, & le parti qu'il tire de leur mélange dans le *Bourgeois Gentilhomme* ; dans quel moment il offre ses personnages au spectateur, nous montrant Harpagon dans le plus beau moment de sa vie, le jour qu'il marie ses enfans, qu'il se marie lui-même, le jour qu'il donne à dîner. Enfin on verroit chaque Pièce présenter des résultats intéressans sur ce grand Art, ouvrir toutes les sources du comique, & de l'ensemble de ses Ouvrages se former une Poétique complète de la Comédie. Forcés d'abandonner ce terrain trop vaste, saisissons du moins le génie de ce grand Homme, & le but philosophique de son Théâtre. Je vois MOLIERE, après deux essais que ses chef-d'œuvres mêmes n'ont pu faire oublier, changer la forme de la Comédie. Le Comique ancien naissoit d'un tissu d'événemens romanesques, qui sembloient produits par le hasard, comme le Tragique naissoit d'une fatalité aveugle. Corneille, par un effort de génie,

avoit pris l'intérêt dans les passions. M O L I E R E à son exemple renversa l'ancien systême , & tirant le Comique du fond des caractères , il mit sur la Scène la morale en action , & devint le plus aimable Précepteur de l'humanité qu'on eût vu depuis Socrate. Il trouva , pour y réussir , des ressources qui manquoient à ses prédécesseurs. Les différens états de la société , leurs préjugés , leurs prétentions , leur admiration exclusive pour elles-mêmes , leur mépris mutuel & inexorable , sont des puérités réservées aux Peuples modernes. Les Grecs & les Romains n'étant point emprisonnés pour leur vie dans la sphère d'un seul état de la société , ne cherchoient point à accréditer des préjugés en faveur d'une condition qu'ils pouvoient quitter le lendemain , ni à jeter sur les autres un ridicule qui les exposoit à jouer un jour le rôle de ces maris , honteux de leurs anciens traits satyriques contre un joug qu'ils viennent de subir.

La vie retirée des femmes privoit le Théâtre d'une autre source de Comique. Par-tout elles sont le ressort de la Comédie. Sont-elles enfermées ? il faut parvenir jusqu'à elles , & voilà le Comique d'intrigue. Sont-elles libres ? leur caractère devenu plus actif développe le nôtre , & voilà le Comique de caractère. Du commerce des deux sexes naît cette foule de situations piquantes où les placent mutuellement l'amour , la jalousie , le dépit ,

les ruptures, les réconciliations; enfin l'intérêt mêlé de défiance que les deux sexes prennent involontairement l'un à l'autre. Ne seroit-il pas possible d'ailleurs que les femmes eussent des ridicules particuliers, & que le Théâtre trouvât sa plus grande richesse dans la peinture des travers aimables dont la nature les a favorisées? Celui que MOLIÈRE attaqua dans les *Précieuses* fut anéanti; mais l'ouvrage survécut à l'ennemi qu'il combattoit. Plût à Dieu que la Comédie du *Tartuffe* eût eu le même honneur! C'est une gloire que MOLIÈRE eut encore dans les *Femmes savantes*. C'est qu'il ne s'est pas contenté de peindre les travers passagers de la société; il a peint l'homme de tous les temps; & s'il n'a pas négligé les mœurs locales, c'est une draperie légère qu'il jette hardiment sur le nud, & qui laisse sentir la justesse des proportions & la netteté des contours.

Le prodigieux succès des *Précieuses*, en apprenant à MOLIÈRE le secret de ses forces, lui montra l'usage qu'il en devoit faire. Il conçut qu'il auroit plus d'avantage à combattre le ridicule qu'à s'attaquer au vice. C'est que le ridicule est une forme extérieure qu'il est possible d'anéantir; mais le vice, plus inhérent à notre ame, est un Prothée, qui, après avoir pris plusieurs formes, finit toujours par être le vice. Le Théâtre devint donc en général une école de bienséance plutôt que de vertu,

& MOLIERE borna quelque temps son empire pour y être plus puissant. Mais combien de reproches ne s'est-il point attirés, en se proposant ce but si utile, le seul convenable à un Poëte comique, qui n'a pas, comme de froids Moralistes, le droit d'ennuyer les hommes, & qui ne prend sa mission que dans l'art de plaire? Il n'immola point tout à la vertu, donc il immola la vertu même; telle fut la logique de la prévention ou de la mauvaise foi. On se prévalut de quelques détails nécessaires à la constitution de ses Pièces, pour l'accuser d'avoir négligé les mœurs: comme si des personnages de Comédie devoient être des modèles de perfection: comme si l'austérité, qui ne doit pas même être le fondement de la morale, pouvoit devenir la base du Théâtre. Eh! que résulte-t-il de ses Pièces les plus libres, de l'*Ecole des Maris* & de l'*Ecole des Femmes*? Que le sexe n'est point fait pour une gêne excessive; que la défiance l'irrite contre des tuteurs & des maris jaloux. Cette morale est-elle nuisible? N'est-elle pas fondée sur la nature & sur la raison? Pourquoi prêter à MOLIERE l'odieux dessein de ridiculiser la vieillesse? Est-ce sa faute, si un jeune homme amoureux est plus intéressant qu'un vieillard, si l'avarice est le défaut d'un âge avancé, plutôt que de la jeunesse? Peut-il changer la nature & renverser les vrais rapports des choses? Il est l'homme de la vérité. S'il a peint des mœurs

vicieufes , c'est qu'elles existent ; & quand l'esprit général de la Pièce emporte leur condamnation , il a rempli sa tâche , il est un vrai Philosophe & un homme vertueux. Si le jeune Cléante , à qui son père donne sa malédiction , sort en disant , *Je n'ai que faire de vos dons* , a-t-on pu se méprendre à l'intention du Poète ? Il eût pu sans doute représenter ce fils toujours respectueux envers un père barbare ; il eût édifié davantage en associant un tyran & une victime ; mais la vérité , mais la force de la leçon que le Poète veut donner aux pères avarés , que devenoient-elles ? L'Harpagon , placé au Parterre , eût pu dire à son fils : *Vois le respect de ce jeune homme ; quel exemple pour toi ! Voilà comme il faut être.* MOLIERE manquoit son objet , & , pour donner mal-à-propos une froide leçon , peignoit à faux la nature. Si le fils est blâmable , comme il l'est en effet , croit-on que son emportement , aussi-bien que la conduite plus condamnable encore de la femme de George Dandin , soit d'un exemple bien pernicieux ? Et fera-t-on cet outrage à l'humanité de penser que le vice n'ait besoin que de se montrer pour entraîner tous les cœurs ? Ceux que Cléante a scandalisés veulent-ils un exemple du respect & de la tendresse filiale ? Qu'ils contemplent dans le *Malade imaginaire* la douleur touchante d'Angélique aux pieds de son père qu'elle croit mort , & les transports de sa joie

quand il reffuscite pour l'embrasser. Chaque fujet n'emporte avec lui qu'un certain nombre de fentimens à produire, de vérités à développer, & M O L I E R E ne peut donner toutes les leçons à la fois. Se plaint-on d'un Médecin qui fépare les maladies compliquées, & les traite l'une après l'autre?

Ce font donc les réfultats qui constituent la bonté des mœurs théâtrales, & la même Pièce pourroit présenter des mœurs odieufes, & être d'une excellente moralité. On reproche avec raifon à l'un des imitateurs de M O L I E R E d'avoir mis fur le Théâtre un neveu malhonnête homme, qui, fécondé par un valet fripon, trompe un oncle crédule, le vole, fabrique un faux testament, & s'empare de fa fucceffion au préjudice des autres héritiers. Voilà fans doute le comble des mauvai-fes mœurs. Mais que M O L I E R E eût traité ce fujet, il l'eût dirigé vers un but philofophique; il eût peint la deftinée d'un vieux garçon, qui n'infpirant un véritable intérêt à perfonne, eft dépouillé tout vivant par fes collatéraux & fes valets. Il eût intitulé fa Pièce *le Célibataire*, & enrichi notre Théâtre d'un ouvrage plus néceffaire aujourd'hui qu'il ne le fut le fiècle paffé.

C'eft ce défir d'être utile qui décèle un Poète Philofophe. Heureux s'il conçoit quels fervices il peut rendre. Il eft le plus puiffant des Moraliftes.

Veut-il faire aimer la vertu ? une maxime honnête ; liée à une situation forte de ses personnages , devient pour les spectateurs une vérité de sentiment. Veut-il proscrire le vice ? Il a dans ses mains l'arme du ridicule , arme terrible , avec laquelle PASCAL a combattu une morale dangereuse , BOILEAU le mauvais goût , & dont MOLIERE a fait voir sur la Scène des effets plus prompts & plus infaillibles. Mais à quelles conditions cette arme lui sera-t-elle confiée ? Avoir à la fois un cœur honnête , un esprit juste ; se placer à la hauteur nécessaire pour juger la société ; savoir la valeur réelle des choses , leur valeur arbitraire dans le monde , celle qu'il importerait de leur donner ; ne point accréditer les vices que l'on attaque en les associant à des qualités aimables , méprise devenue trop commune chez les successeurs de MOLIERE , qui renforcent ainsi les mœurs au lieu de les corriger ; connoître les maladies de son siècle ; prévoir les effets de la destruction d'un ridicule : tels sont dans tous les temps les devoirs d'un Poète comique. Et ne peut-il pas quelquefois s'élever à des vues d'une utilité plus prochaine ? Ce fut un assez beau spectacle de voir MOLIERE seconder le Gouvernement dans le dessein d'abolir la coutume barbare d'égorger son ami pour un mot équivoque ; & tandis que l'Etat multiplioit les Edits contre les duels , les proscrire sur la Scène

peut-être avec plus de succès, en plaçant dans la Comédie des *Fâcheux* un homme d'une valeur reconnue, qui a le courage de refuser un duel. Cet usage n'apprendra-t-il point aux Poètes quel emploi ils peuvent faire de leurs talens; & à l'autorité, quel usage elle peut faire du génie?

Si jamais Auteur comique a fait voir comment il avoit conçu le système de la société, c'est MOLIERE dans le *Misanthrope*. C'est là que montrant les abus qu'elle entraîne nécessairement, il enseigne à quel prix le sage doit acheter les avantages qu'elle procure; que, dans un système d'union fondé sur l'indulgence mutuelle, une vertu parfaite est déplacée parmi les hommes, & se tourmente elle-même sans les corriger. C'est un or qui a besoin d'alliage pour prendre de la consistance, & servir aux divers usages de la société. Mais en même-temps l'Auteur montre, par la supériorité constante d'Alceste sur tous les autres personnages, que la vertu, malgré les ridicules où son austérité l'expose, éclipe tout ce qui l'environne; & l'or qui a reçu l'alliage n'en est pas moins le plus précieux des métaux.

MOLIERE, après le *Misanthrope*, d'abord mal apprécié, mais bientôt mis à sa place, fut sans contredit le premier Ecrivain de la Nation. Lui seul réveilloit sans cesse l'admiration publique. Corneille n'étoit plus le *Corneille* & du *Cid* &

d'Horace. Les apparitions du Lutin qui , selon l'expression de MOLIÈRE même , lui dictoit ses beaux vers , devenoient tous les jours moins fréquentes. Racine encouragé par les conseils , & même par les bienfaits de MOLIÈRE , qui par là donnoit un grand Homme à la France , n'avoit encore produit qu'un seul chef-d'œuvre. Ce fut dans ce moment qu'on attaqua l'Auteur du *Misanthrope*. Il avoit déjà éprouvé une disgrâce au Théâtre. Cotin , le protégé de l'Hôtel de Rambouillet , comblé des graces de la Cour ; Bourfaut , qui força MOLIÈRE de faire la seule action blâmable de sa vie , en nommant ses ennemis sur la Scène ; Montfleuri qui , de son temps , eut des succès prodigieux , qui se crut égal , peut-être supérieur à MOLIÈRE , & mourut sans être détrompé : tous ces hommes & la foule de leurs protecteurs avoient triomphé de la chute de *D. Garcie de Navarre* , & peut-être la moitié de la France s'étoit flattée que l'Auteur n'honoreroit point sa patrie. Forcés de renoncer à cette espérance , ses ennemis voulurent lui ôter l'honneur de ses plus belles Scènes , en les attribuant à son ami Chapelle : artifice d'autant plus dangereux , que l'amitié même , en combattant ces bruits , craint quelquefois d'en triompher trop complètement. Et comment un homme que la considération attachée aux succès vient chercher dans le sein de la paresse , ne

feroit-il pas tenté d'en profiter? Et s'il défavoue ces rumeurs, ne ressemble-t-il pas toujours un peu à ces jeunes gens qui, soupçonnés d'être bien reçus par une jolie femme, paroissent, dans leur défaveu même, vous remercier d'une opinion si flatteuse, & n'aspirer en effet qu'au mérite de la discrétion?

Au milieu de ces vaines intrigues, **MOLIERE** s'élevant au comble de son art, & au-dessus de lui-même, songeoit à immoler les vices sur la Scène, & commença par le plus odieux. Il avoit déjà signalé sa haine pour l'hypocrisie, & la Chaire n'a rien de supérieur à la peinture des faux Dévots dans le *Festin de Pierre*. Enfin il rassembla toutes ses forces, & donna le *Tartuffe*. C'est là qu'il montre l'hypocrisie dans toute son horreur, la fausseté, la perfidie, la bassesse, l'ingratitude qui l'accompagnent; l'imbécillité, la crédulité ridicule de ceux qu'un *Tartuffe* a séduits, leur penchant à voir partout de l'impiété & du libertinage, leur insensibilité cruelle, enfin l'oubli des nœuds les plus sacrés. Ici le sublime est sans cesse à côté du plaisant. Femmes, enfans, domestiques, tout devient éloquent contre le monstre, & l'indignation qu'il excite n'étouffe jamais le comique. Quelle circonspection! quelle justesse dans la manière dont l'Auteur sépare l'hypocrisie de la vraie piété! C'est à cet usage qu'il a destiné le rôle du frère. C'est le person-

nage honnête de presque toutes ses Pièces , & la réunion de ces rôles de frère formeroit peut-être un cours de morale à l'usage de la société. Cet art qui manque souvent aux Satyres de Boileau, de tracer une ligne nette & précise entre le vice & la vertu, la raison & le ridicule, est le grand mérite de MOLIERE. Quelle connoissance du cœur ! Quel choix dans l'assemblage des vices & des travers dont il compose le cortège d'un vice principal ! Avec quelle adresse il les fait servir à le mettre en évidence ! Quelle finesse sans subtilité ! Quelle précision sans métaphysique dans les nuances d'un même vice ! Quelle différence entre la dureté du superstitieux Orgon, attendri malgré lui par les pleurs de sa fille , & la dureté d'Harpagon, insensible aux larmes de la sienne !

C'est ce même sentiment des convenances, cette sûreté de discernement qui a guidé MOLIERE, lorsque mettant sur la Scène des vices odieux, comme ceux de Tartuffe & d'Harpagon, c'est un homme, & non pas une femme, qu'il offre à l'indignation publique. Seroit-ce que les grands vices, ainsi que les grandes passions, fussent réservés à notre sexe, ou que la nécessité de haïr une femme fût un sentiment trop pénible, & dût paroître contre nature ? S'il est ainsi, pourquoi, malgré le penchant mutuel des deux sexes, cette indulgence n'est-elle pas réciproque ? C'est que les femmes

font cause commune; c'est qu'elles sont liées par un esprit de corps, par une espèce de confédération tacite, qui comme les ligues secrètes dans un Etat, prouve peut-être la foiblesse du parti qui se croit obligé d'y avoir recours.

MOLIERE se délassoit de tous ces Chef-d'œuvres par des Ouvrages d'un ordre inférieur, mais qui, toujours marqués au coin du génie, suffiroient pour la gloire d'un autre. Ce genre de Comique où l'on admet des intrigues de valets, des personnages d'un ridicule outré, lui donnoit des ressources dont l'Auteur du Misanthrope avoit dû se priver. Ramené dans la sphère où les Anciens avoient été resserrés, il les vainquit sur leur propre terrain. Quel feu! quel esprit! quelle verve! Celui qui appeloit Térence un demi-Ménandre, auroit sans doute appelé Ménandre un demi-Molier. Quel parti ne tire-t-il pas de ce genre pour peindre la nature avec plus d'énergie! Cette mesure précise qui réunit la vérité de la peinture & l'exagération théâtrale, MOLIERE la passe alors volontairement, & la sacrifie à la force de ses tableaux. Mais quelle heureuse licence! Avec quelle candeur comique un personnage grossier, dévoilant des idées ou des sentimens que les autres hommes dissimulent, ne trahit-il pas d'un seul mot la foule de ses complices! Naïveté d'un effet toujours sûr au Théâtre, mais que le Poète ne ren-

contre que dans les états subalternes , & jamais dans la bonne compagnie , où chacun laisse deviner tous ses ridicules avant que de convenir d'un seul. Aussi est-ce le Comique Bourgeois qui produit le plus de ces mots que leur vérité fait passer de bouche en bouche. On fait , par exemple , que les hommes n'ont guères pour but que leur intérêt dans les conseils qu'ils donnent. Cette vérité , exprimée noblement , eût pu ne pas laisser de traces. Mais qu'un Bourgeois , voyant la fille de son voisin attaquée de mélancolie , conseille au père de lui acheter une garniture de diamans pour hâter sa guérison , le mot qu'il s'attire , *vous êtes Orfèvre , M. Joffè* , ne peut plus s'oublier , & devient proverbe dans l'Europe. Telle est la fécondité de ces proverbes , telle est l'étendue de leur application , qu'elle leur tient lieu de noblesse aux yeux des esprits les plus élevés , chez lesquels ils ne sont pas moins d'usage que parmi le Peuple.

Mais si MOLIERE a renforcé les traits de ses figures , jamais il n'a peint à faux ni la nature , ni la société. Chez lui jamais de ces Marquis burlesques , de ces vieilles amoureuses , de ces Aramintes folles à dessein ; personnages de convention parmi ses successeurs , & dont le ridicule forcé ne peignant rien , ne corrige personne. Point de ces supercheres sans vraisemblance , de ces faux contrats qui concluent les mariages dans nos Comédies , & qui

nous feront regarder par la postérité comme un Peuple de dupes & de faussaires. S'il a mis sur la Scène des intrigues avec de jeunes personnes, c'est qu'alors on s'adressoit à elles plutôt qu'à leurs mères, qui avoient rarement la prétention d'être les sœurs aînées de leurs filles. Jamais il ne montre ses personnages corrigés par la leçon qu'ils ont reçue. Il envoie le Misanthrope dans un désert, le Tartuffe au cachot : ses Jaloux n'imaginent qu'un moyen de ne plus l'être, c'est de renoncer aux femmes : le superstitieux Orgon trompé par un hypocrite, ne croira plus aux honnêtes gens : il croit abjurer son caractère, & l'Auteur le lui conserve par un trait de génie. Enfin son pinceau a si bien réuni la force & la fidélité, que, s'il existoit un être isolé, qui ne connût ni l'homme de la nature, ni l'homme de la société, la lecture réfléchie de ce Poëte pourroit lui tenir lieu de tous les livres de morale & du commerce de ses semblables.

Telle est la richesse de mon sujet, qu'on imputera sans doute à l'oubli les sacrifices que je fais à la précision. Je m'entends reprocher de n'avoir point développé l'ame de MOLIERE ; de ne l'avoir point montré toujours sensible & compatissant, assignant aux pauvres un revenu annuel sur ses revenus, immolant aux besoins de sa Troupe les nombreux avantages qu'on lui faisoit envisager en quittant le Théâtre, sacrifiant même sa vie à la

pitié qu'il eut pour des malheureux, en jouant la Comédie la veille de sa mort. O MOLIERE! tes vertus te rendent plus cher à ceux qui t'admirent; mais c'est ton génie qui intéresse l'humanité, & c'est lui sur-tout que j'ai dû peindre. Ce génie si élevé étoit accompagné d'une raison toujours sûre, calme & sans enthousiasme, jugeant sans passion les hommes & les choses; c'est par elle qu'il avoit deviné Racine, Baron, apprécié la Fontaine, & connu sa propre place. Il paroît qu'il méprisoit, ainsi que le grand Corneille, cette modestie affectée, ce mensonge des ames communes, manége ordinaire à la médiocrité, qui appelle de fausses vertus au secours d'un petit talent. Aussi déploya-t-il toujours une hauteur inflexible à l'égard de ces hommes qui, fiers de quelques avantages frivoles, veulent que le génie ne le soit pas des siens, exigent qu'il renonce pour jamais au sentiment de ce qui lui est dû, & s'immole sans relâche à leur vanité. A cette raison impartiale, il joignoit l'esprit le plus observateur qui fût jamais. Il étudioit l'homme dans toutes les situations; il éprouvoit sur-tout ce premier sentiment si précieux; ce mouvement involontaire qui échappe à l'ame dans sa surprise, qui révèle le secret du caractère, & qu'on pourroit appeler le mot du cœur. La manière dont il excusoit les torts de sa femme, se bornant à la plaindre, si elle étoit entraînée vers la

coquetterie par un charme aussi invincible qu'il étoit lui-même entraîné vers l'amour, décèle à la fois bien de la tendresse, de la force d'esprit, & une grande habitude de réflexion. Mais sa philosophie, ni l'ascendant de son esprit sur ses passions, ne put empêcher l'homme qui a le plus fait rire la France, de succomber à la mélancolie : destinée qui lui fut commune avec plusieurs Poètes comiques ; soit que la mélancolie accompagne naturellement le génie de la réflexion ; soit que l'observateur trop attentif du cœur humain, en soit puni par le malheur de le connoître. Que ceux qui savent lire dans l'ame des grands Hommes conçoivent encore quelle dut être son indignation contre les préjugés dont il fut la victime. L'homme le plus extraordinaire de son temps, comme Boileau le dit depuis à LOUIS XIV, celui chez qui tous les ordres de la société alloient prendre des leçons de vertu & de bienfaisance, se voyoit retranché de la société. Ah! du moins, s'il eût pressenti quelle justice on devoit lui rendre ! S'il eût pu prévoir qu'un jour dans ce Temple des Arts.... Mais non, il meurt, & tandis que Paris est inondé, à l'occasion de sa mort, d'épigrammes folles & cruelles, ses amis sont forcés de cabaler pour lui obtenir *un peu de terre*. On la lui refuse long-temps, on déclare sa cendre indigne de se mêler à la cendre des Harpignons & des Tartuffes dont il a vengé son Pays ; &

il faut qu'un Corps illustre attende cent années pour apprendre à l'Europe que nous ne sommes pas tous des barbares. Ainsi fut traité par les François l'Ecrivain le plus utile à la France.

Malgré ses défauts , malgré les reproches qu'on fait à quelques-uns de ses dénouemens , à quelques négligences de style , & à quelques expressions licencieuses , il fut avec Racine celui qui marcha le plus rapidement vers la perfection de son Art. Mais Racine a été remplacé , M O L I E R E ne le fut pas , & même , à génie égal , ne pouvoit guères l'être. C'est qu'il réunit des avantages & des moyens presque toujours séparés. Homme de Lettres , il connut le monde & la Cour ; ornement de son siècle , il fut protégé ; Philosophe , il fut Comédien. Depuis sa mort , tout ce que peut faire l'esprit venant après le génie , on l'a vu exécuté. Mais ni Regnard , toujours bon plaisant , toujours comique par le style , souvent par la situation dans ses Pièces privées de moralité ; ni Dancourt , soutenant par un dialogue vif , facile & gai une intrigue agréable , quoique licencieuse gratuitement ; ni Dufrenoy , toujours plein d'esprit , Philosophe dans les détails , très-peu dans l'ensemble , faisant sortir son comique ou du mélange de plusieurs caractères inférieurs , ou du jeu de deux passions contrariées l'une par l'autre dans le même personnage ; ni quelques Auteurs célèbres par un ou deux bons

Ouvrages dans le genre où M O L I E R E en a tant donné; rien n'a dédommagé la Nation, forcée enfin d'apprécier ce grand homme, en voyant sa place vacante pendant un siècle.

La trempe vigoureuse de son génie le mit sans effort au-dessus de deux genres, qui depuis ont occupé la Scène. L'un est le Comique attendrissant, trop admiré, trop décrié, genre inférieur qui n'est pas sans beauté; mais qui, se proposant de tracer des modèles de perfection, manque souvent de vraisemblance, & est peut-être sorti des bornes de l'Art en voulant les reculer. L'autre est ce genre plus foible encore, qui, substituant à l'imitation éclairée de la nature, à cette vérité toujours intéressante, seul but de tous les beaux Arts, une imitation puérile, une vérité minutieuse, fait de la Scène un miroir où se répètent froidement & sans choix les détails les plus frivoles, exclut du Théâtre ce bel assortiment de parties heureusement combinées, sans lequel il n'y a point de vraie création, & renouvellera parmi nous ce qu'on a vu chez les Romains, la Comédie changée en simple Pantomime, dont il ne restera rien à la postérité que le nom des Acteurs qui, par leurs talens, auront caché la misère & la nullité des Poètes.

Tous ces drames mis à la place de la vraie Comédie, ont fait penser qu'elle étoit anéantie pour jamais. La révolution des mœurs a semblé au-

toriser cette crainte. Le précepte d'être *comme tout le monde*, ayant fait de la société un bal masqué où nous sommes tous cachés sous le même déguisement, ne laisse percer que des nuances sur lesquelles le microscope théâtral dédaigne de s'arrêter; & les caractères, semblables à ces monnoies dont le trop grand usage a effacé l'empreinte, ont été détruits par l'abus de la société poussée à l'excès. C'est peu d'avoir semé d'épines la carrière, on s'est plu encore à la borner. Des conditions entières, qui autrefois payoient fidèlement un tribut de ridicules à la Scène, sont parvenues à se soustraire à la justice dramatique; privilège que ne leur eût point accordé le siècle précédent, qui ne consultoit point en pareil cas les intéressés, & n'écoutoit pas la laideur déclamant contre l'art de peindre. Certains vices ont formé les mêmes prétentions, & ont trouvé une faveur générale. Ce sont des vices protégés par le Public, dans la possession desquels on ne veut point être inquiété; & le Poëte est forcé de les ménager comme des coupables puissans que la multitude de leurs complices met à l'abri des recherches. S'il est ainsi, la vraie Comédie n'existera bientôt plus que dans ces drames de société que leur extrême licence (car ils peignent nos mœurs) bannit à jamais de tous les Théâtres publics. Qui pourra vaincre tant d'obstacles multipliés? Le génie. On a répété que si

MOLIERE donnoit ses Ouvrages de nos jours , la plupart ne réussiroient point. On a dit une chose absurde. Eh ! comment peindroit-il des mœurs qui n'existent plus ? Il peindroit les nôtres ; il arracheroit le voile qui dérobe ces nuances à nos yeux. C'est le propre du génie de rendre digne des beaux Arts la nature commune. Ce qu'il voit existoit, mais n'existoit que pour lui. Ce paysage sur lequel vous avez promené vos yeux, le Peintre qui le considéroit avec vous, le retrace sur la toile, & vous ne l'avez vu que dans ce moment. MOLIERE est ce Peintre. Le caractère est-il foible, ou veut-il se cacher ? Renforcez la situation ; c'est une espèce de torture qui arrache au personnage le secret qu'il veut cacher. Tout devient théâtral dans les mains d'un homme de génie. Quoi de plus odieux que le Tartuffe ? de plus aride en apparence que le sujet des Femmes savantes ? Et ce sont les chefs-d'œuvres du Théâtre. Quoi de plus triste qu'un pédant Pyrrhonien incertain de son existence ? MOLIERE le met en scène avec un Vieillard prêt à se marier, qui le consulte sur le danger de cet engagement. On conçoit dès-lors tout le comique d'un Pyrrhonisme qui s'exerce sur la fidélité d'une jolie femme.

Qui ne croiroit, à nous entendre, que tous les vices ont disparu de la société ? Ceux mêmes contre lesquels MOLIERE s'est élevé, croit-on qu'ils

soient anéantis ? N'est-il plus de Tartuffes ? & s'il en existe encore, pense-t-on qu'en renonçant au manteau noir & au jargon mystique, ils aient renoncé à la perfidie & à la séduction ? Ce sont des criminels dont **MOLIERE** a donné le signalement au Public, & qui sont cachés sous une autre forme. Les ridicules mêmes qu'il a détruits n'en auroient-ils pas produit de nouveaux ? Ne ressembleroient-ils pas à ces végétaux dont la destruction en fait naître d'autres sur la terre qu'ils ont couverte de leurs débris ? Tel est le malheur de la nature humaine ; gardons-nous d'en conclure qu'on ne doit point combattre les ridicules. L'intervalle qui sépare la destruction des uns & la naissance des autres, est le prix de la victoire qu'on remporte sur eux. Que diroit-on d'un homme qui ne souhaiteroit pas la fin d'une guerre ruineuse, sous prétexte que la paix est rarement de longue durée ?

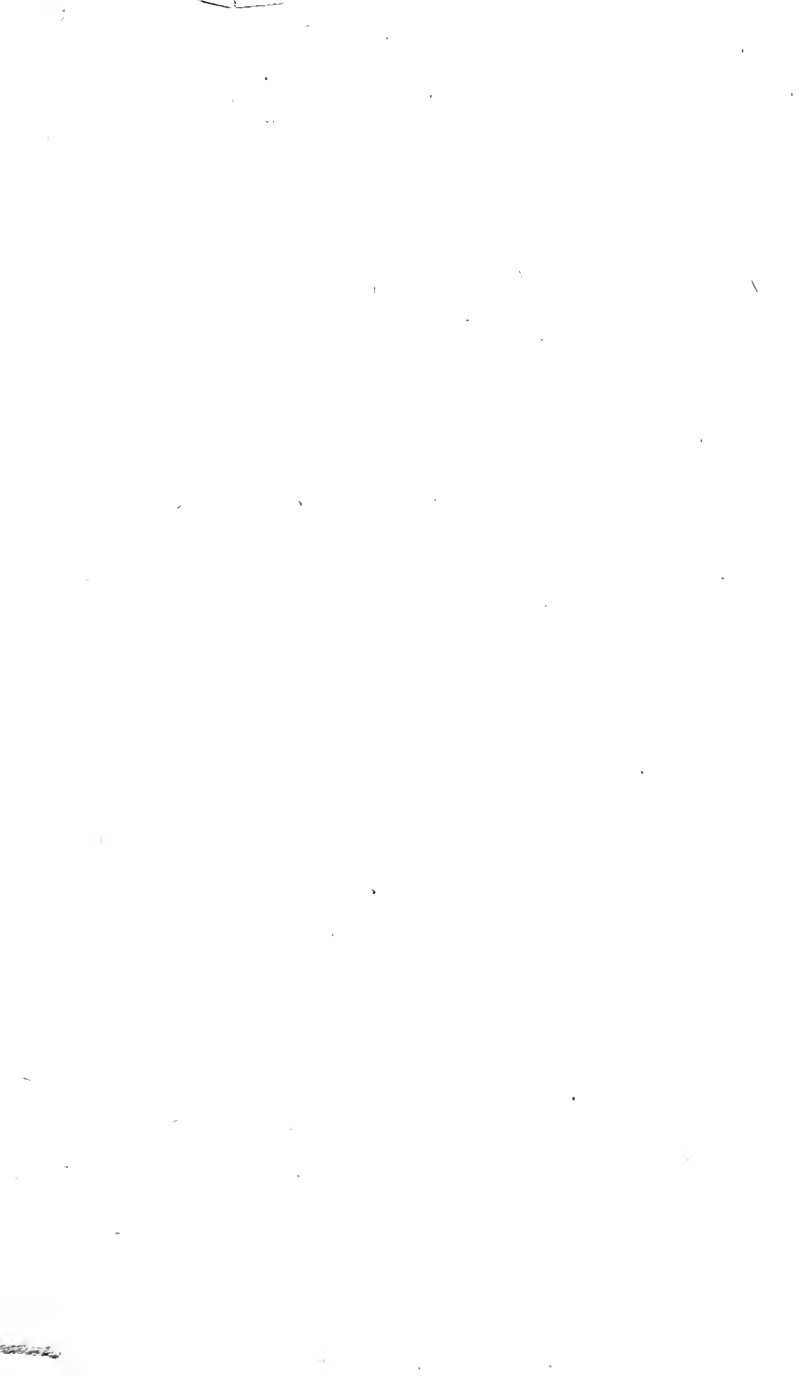
N'existeroit-il pas un point de vue d'où **MOLIERE** découvreroit une nouvelle carrière dramatique ? Répandre l'esprit de société fut le but qu'il se proposa. Arrêter ses funestes effets seroit-il un dessein moins digne d'un sage ? Verroit-il, sans porter la main sur ses crayons, l'abus que nous avons fait de la société & de la philosophie, le mélange ridicule des conditions, cette jeunesse qui a perdu toute morale à quinze ans, toute sensibilité à vingt, cette habitude malheureuse de vivre ensemble

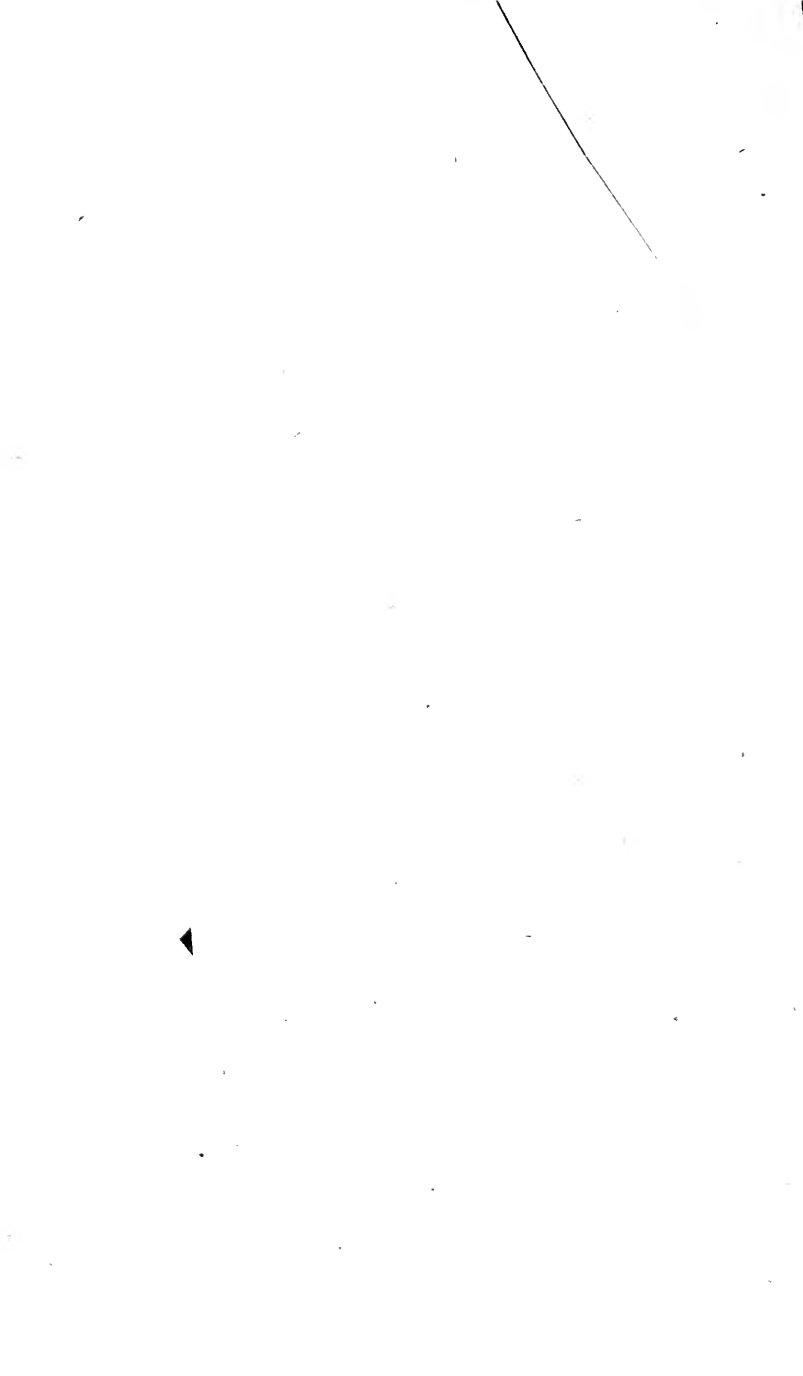
fans avoir besoin de s'estimer, la difficulté de se déshonorer, & quand on y est enfin parvenu, la facilité de recouvrer son honneur & de rentrer dans cette Ile autrefois *escarpée & sans bords* ? Les découvertes nouvelles faites sur le cœur humain par la Bruyere & d'autres Moralistes, le comique original d'un Peuple voisin qui fut inconnu à MOLIERE, ne donneroient-ils pas de nouvelles leçons à un Poëte comique ? D'ailleurs est-il certain que nos mœurs, dont la peinture nous amuse dans des Romans agréables & dans des contes charmans, seront toujours ridicules en pure perte pour le Théâtre ? Rendons-nous plus de justice, augurons mieux de nos travers, & ne désespérons pas de pouvoir rire un jour à nos dépens. Après une déroute aussi complète des ridicules qu'on la vit au temps de MOLIERE, peut-être avoient-ils besoin d'une longue paix pour se mettre en état de reparoître. De bons esprits ont pensé qu'il falloit la révolution d'un siècle pour renouveler le champ de la Comédie. Le terme est expiré, la Nation demande un Poëte comique; qu'il paroisse, le Trône est vacant.

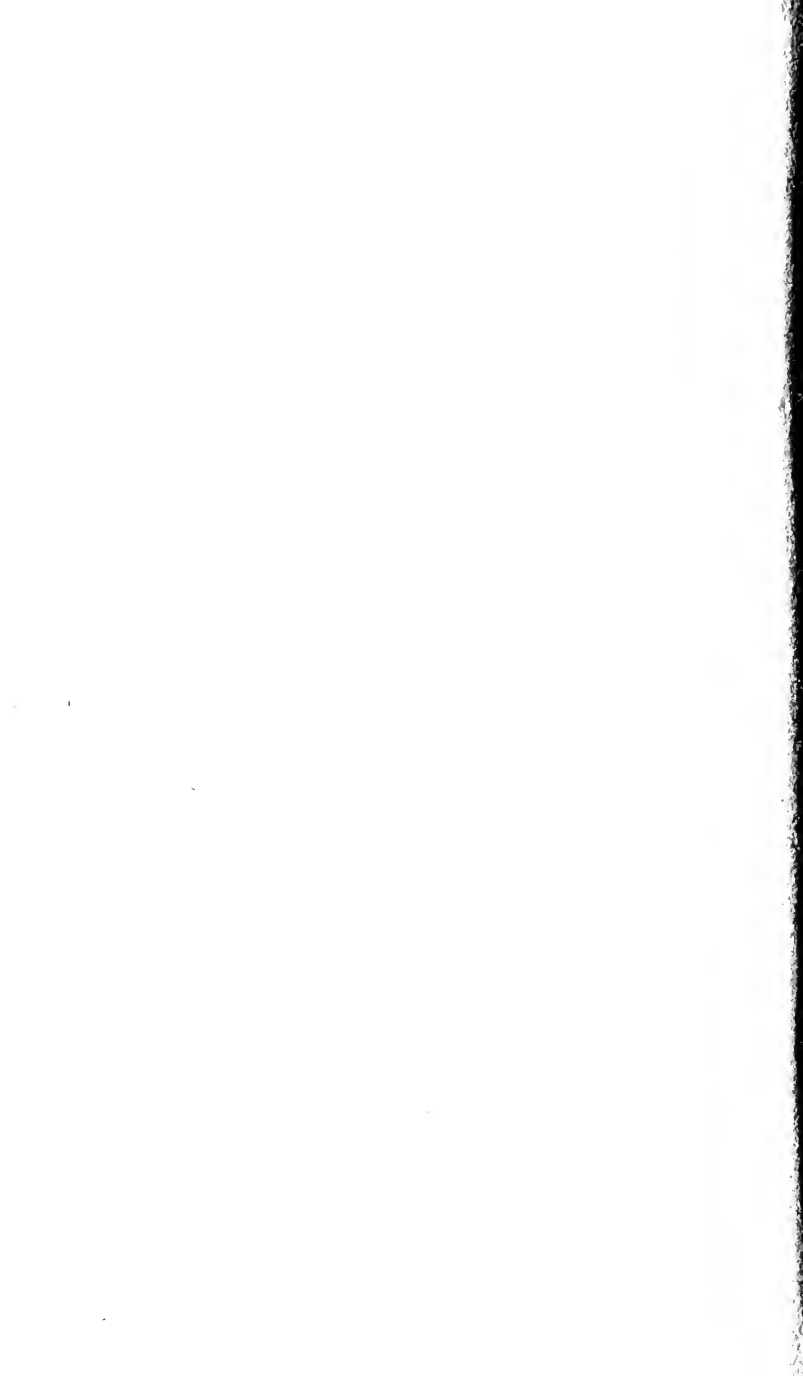
F I N.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; SALUT. L'Académie Françoise, dont à l'exemple du Roi LOUIS XIV notre Prédécesseur & très-honoré Bisâeul, Nous avons bien voulu Nous déclarer le Chef & le Protecteur, Nous ayant fait représenter qu'elle continue de donner tous ses soins à la perfection de la Langue Françoise ; en sorte que non-seulement elle a revu & augmenté son Dictionnaire, pour en donner une nouvelle édition, mais qu'elle a fait aussi diverses observations sur la Langue, & travaillé à plusieurs Ouvrages de même nature, qu'elle desireroit faire imprimer, s'il Nous plaisoit lui accorder des Lettres de Privilège, tant pour la réimpression de son Dictionnaire, que pour l'impression des autres Ouvrages qu'elle a entrepris, offrant pour cet effet de les faire imprimer & réimprimer en bon papier & beaux caractères, suivant la feuille imprimée & attachée pour modèle sous le contrescel des Présentes. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ladite Académie, tant en considération du mérite & de la capacité des personnes qui la composent, qu'à cause de l'avantage que le Public peut retirer des Ouvrages auxquels elle s'applique, Nous avons permis & permettons par ces Présentes à ladite Compagnie, de faire imprimer, vendre & débiter en tous les lieux de notre obéissance, par tel Imprimeur qu'elle voudra choisir, & autant de fois que bon lui semblera, son Dictionnaire revu & augmenté, & tous les autres Ouvrages qu'elle aura faits, & qu'elle voudra faire parécrire en son nom, en un ou plusieurs Volumes, conjointement ou séparément, en beaux caractères & sur papier conformes à ladite feuille imprimée & attachée pour modèle sous notre dit contrescel ; & ce pendant le temps & espace de vingt-cinq années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes : Faisons très-expresses défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition que ce soit, d'imprimer ou de faire imprimer, en tout ni en partie, aucun des Ouvrages de ladite Académie, ni d'en introduire, vendre ou débiter aucune impression étrangère dans notre Royaume, sans le consentement par écrit de ladite Académie, ou de ceux qui auront son droit, à peine contre chacun des contrevenans de trois mille livres d'amende, applicable un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers à ladite Académie, ou aux Libraires dont elle se sera servi ; & à peine aussi de confiscation des Exemplaires, & de tous dépens, dommages & intérêts ; à condition néanmoins que dans trois mois, à compter de ce jour, ces Présentes seront enregis-







B3
1874
045 Chamfort, Sébastien Roch
Nicolas
Éloge de La Fontaine

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

